

GUADELOUPE / MARS 2022 - N° 1

**POUR
TRA
TITS**

The graphic features the words 'POUR', 'TRA', and 'TITS' stacked vertically in a large, bold, white sans-serif font. Each letter is filled with a different portrait of a woman, showcasing a variety of ages, ethnicities, and styles. The portraits are cut out to fit the shapes of the letters, creating a collage effect. The background is solid black.

ELLES font la **GUADELOUPE**

By
EWAG



DS AUTOMOBILES
Spirit of Avant-Garde

DS 4

*QUAND LA TECHNOLOGIE
RÊVE DE VOYAGE*



ÉLUE PLUS BELLE VOITURE DE L'ANNÉE 2022



37° FESTIVAL AUTOMOBILE INTERNATIONAL

[DSautomobiles.gp](https://www.dsautomobiles.gp)

DS STORE POINTE-À-PITRE - ROUTE DE LA GABARRE - 0590 21 27 33

CONSOMMATIONS MIXTES WLTP ET ÉMISSIONS DE CO₂ WLTP DE DS 4 : DE 1,3 À 6,9 L/100 KM ET DE 29 À 155 G/KM. - Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

ÉDITO

Terre de femmes

■ Elles sont là. Partout. La Guadeloupe comme un gynécée et ce sont elles qui font le jour avant même le chant du coq. Ce sont nos mères, nos femmes, nos sœurs.

La Guadeloupe est une terre de femmes. Longtemps, une femme a porté notre territoire dans les plus hautes sphères de la politique : Lucette Michaux-Chevry. Longtemps aussi, le plus grand sportif tricolore a été une femme de Guadeloupe : Marie-José Pérec. Et si la littérature et la pensée peuvent ailleurs être masculines, elles sont chez nous affaires de femmes : Maryse Condé, Simone Schwarz-Bart, Gisèle Pineau et tant d'autres. Toutes ces femmes ne tiennent-elles pas leur lignée de "fanm doubout" de la robe d'avocat de Gerty Archimède, première femme avocate et députée de Guadeloupe ? Toutes ont façonné notre archipel. Et aujourd'hui encore, les femmes font la Guadeloupe. Nées ou non sous nos latitudes, elles sont d'un engagement sans faille pour leur territoire. Notre territoire à tous. Portées inlassablement vers l'avant, le bon, le mieux.

Alors qui sont-elles ? Quels bastions leur reste-il à conquérir ? Que savons-nous réellement d'elles, qu'elles soient célèbres ou anonymes, exerçant au-devant de la scène ou parfois dans l'ombre ?

Sans hésiter, elles nous ont ouvert leurs portes et leurs cœurs. Toutes ont en commun l'amour de la Guadeloupe. Toutes ont décidé de se consacrer à une passion ou une lutte de conviction. Toutes brillent par leur talent, leur détermination et leur ambition. Elles se racontent ici, sans filtre, avec leurs mots, sur un engagement qui rythme un quotidien, parfois depuis bien des années. Des récits de vie qui font prendre conscience que les femmes de Guadeloupe contribuent à écrire l'histoire de tous. ■

Anne-Laure Labenne & Willy Gassion

EWAG GUADELOUPE

Rue H.Becquerel - BP2174
97195 Jarry Cedex
0590 41 91 33



IMPRESSION

Magazines réalisés et imprimés aux
Antilles-Guyane. Le papier est issu
de forêts gérées durablement PEFC



DISTRIBUTION

Guadeloupe
Colibri Agency
0690 53 72 30
sasa.colibri@orange.fr

Pour envoyer un mail écrire :
(prénom)(nom)@ewag.fr

La reproduction, même partielle,
des articles et illustrations
publiés est interdite



Laurent Nesty

Directeur de publication

Aurélie Bancet

Directrice commerciale

Anne-Laure Labenne

Rédactrice en chef

Orane Phedon

Directrice artistique

Willy Gassion

Rédacteur

Joséphine Notte

Rédactrice

Jacques Dancal

Rédacteur

Chantal Bigay

Secrétaire de rédaction

Lou Denim

Photographe

Cédrick Isham

Photographe

Jude Foulard

Photographe

Gaël Rapon

Photographe

Aubane Nesty

Journaliste reporter d'image

Fanny Marin

Consultante en communication

Christiana Fidelin

Assistante commerciale

ENSEMBLE NOUS SOMMES PLUS FORT(E)S #LÀPOURVOUS

VOUS ACCOMPAGNER DANS LA CRÉATION OU LA RELANCE DE VOTRE ENTREPRISE

Pour lancer votre entreprise ou pour renforcer votre activité, BNP Paribas Antilles-Guyane est à votre écoute pour vous apporter nos meilleures solutions.

Nos Conseillers sont là pour répondre à toutes vos questions.

Prendre RDV : **0 808 800 301** Service gratuit
+ prix appel

[antilles-guyane.bnpparibas](https://www.antilles-guyane.bnpparibas)

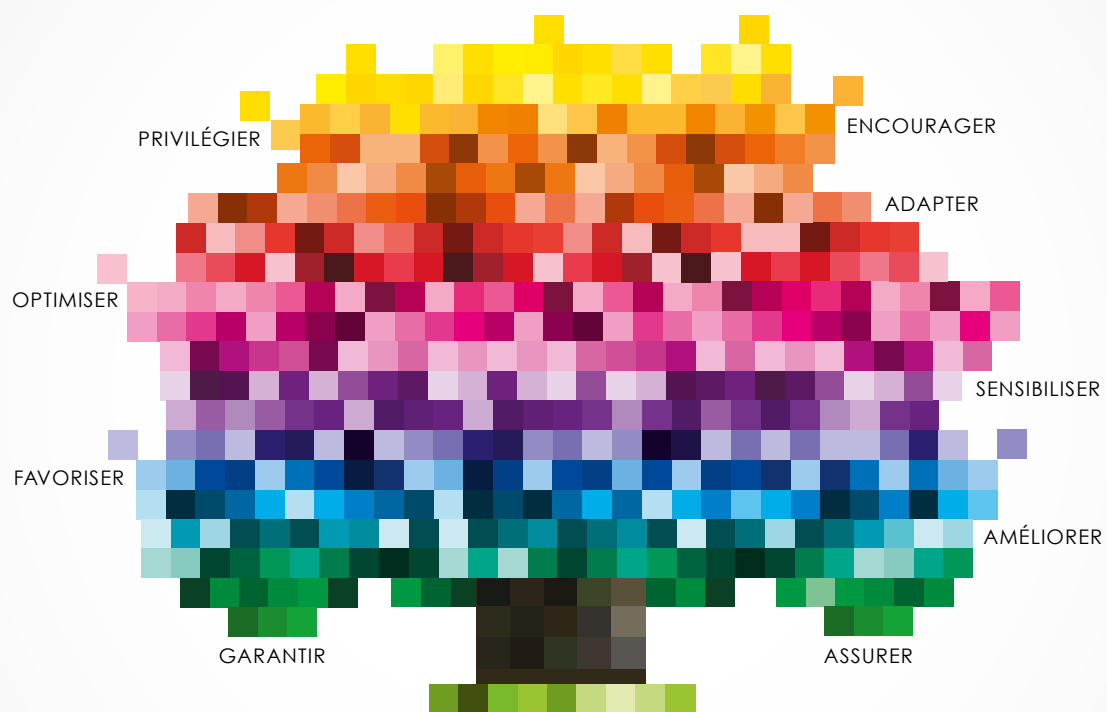


BNP PARIBAS

La Banque
d'un monde
qui change

IMPRIMEUR ENGAGÉ

en faveur du **développement durable**



P R I M

947, rue Henri Becquerel - BP 2174 - 97195 Jarry cedex
tél. **0590 26 72 40** - mail : infos@primsas.com





En ce mois de mars dédié aux droits des femmes, je souhaite tout d'abord rendre un hommage appuyé à toutes les femmes qui composent la société guadeloupéenne. Il est indéniable que la place et les droits des femmes dans notre société ont considérablement évolué au fil des années. Les avancées législatives – je pense notamment à la loi sur la parité, à la loi relative à l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes, à l'augmentation du délai légal de recours à l'IVG ou encore, à la loi sur l'égalité salariale entre les femmes et les hommes – ont permis de garantir un plus grand accès aux droits à l'ensemble des femmes.

Néanmoins, le combat pour l'égalité entre les femmes et les hommes et la reconnaissance des droits des femmes, restent des sujets prégnants à l'échelle de notre territoire et du monde. À l'heure où les inégalités sont de plus en plus fortes, où les violences sexuelles et sexistes se multiplient dans toutes les sphères et où le combat contre les stéréotypes reste nécessaire, il est indispensable que nous, acteurs de la vie publique, puissions prendre toutes nos responsabilités dans la conduite des politiques publiques à l'attention des droits des femmes.

Au sein du Conseil départemental de la Guadeloupe, la question de l'égalité a une place prépondérante, tant au niveau de l'administration territoriale que dans la mise en œuvre de nos politiques publiques. Nous tâcherons de renforcer la formation et l'insertion par l'emploi pour les femmes, et notamment les bénéficiaires du RSA qui se retrouvent trop souvent marginalisées. Accorder une place privilégiée aux métiers de demain constituera également une force pour notre territoire. L'égalité des chances, tant au niveau professionnel que personnel, passe notamment par la place que doivent prendre les femmes dans le milieu politique et associatif. Je crois que nous devons pousser les politiques en matière de parité et je suis heureux d'être à la tête d'une collectivité exemplaire en la matière. Nos 42 conseillers départementaux s'engagent résolument dans ce combat, au quotidien. Ainsi, dans le cadre de notre mandature, nous nous battons afin de permettre à chaque petite fille, à chaque collégienne, à chaque étudiante et à chaque femme de faire un choix éclairé quant à sa vie personnelle et son orientation professionnelle. S'extraire du conditionnement social, c'est permettre une plus grande émancipation de chaque acteur de notre société. C'est donc l'engagement que nous prenons. Agir et Penser Guadeloupe, c'est faire de la question de l'égalité femmes-hommes une priorité et une évidence dans l'ensemble des politiques publiques que nous mènerons.

Guy LOSBAR

Président du conseil départemental de la Guadeloupe





*“AGIR ET PENSER
GUADELOUPE, C’EST
FAIRE DE LA QUESTION
DE L’ÉGALITÉ
FEMMES-HOMMES
UNE PRIORITÉ ET
UNE ÉVIDENCE
DANS L’ENSEMBLE
DES POLITIQUES
PUBLIQUES QUE
NOUS MÈNERONS”
GUY LOSBAR.*

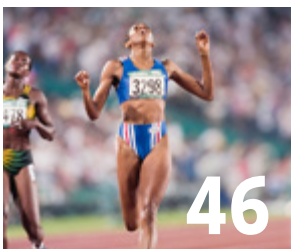
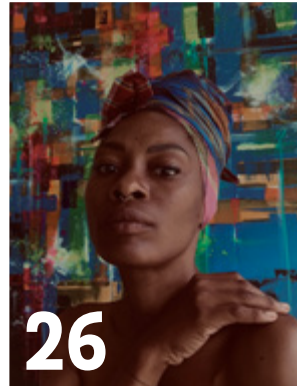


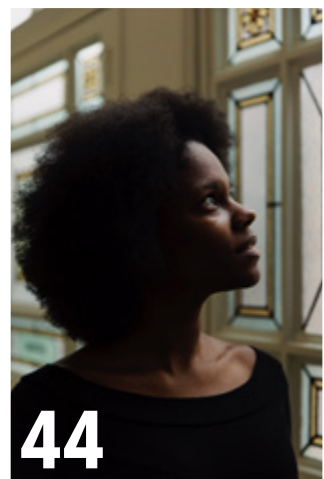
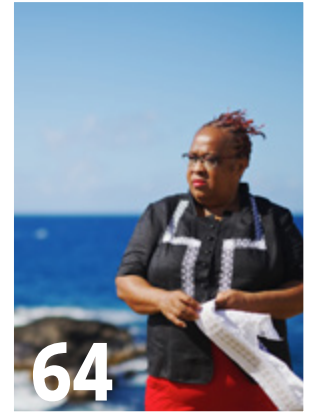


- 1 . Fabienne Thomas
- 2 . Nadia Negrit
- 3 . Maryse Etzol
- 4 . Isabelle Amireille-Jomie
- 5 . Sabrina Roger
- 6 . Nicole De la Reberdière Ramillon
- 7 . Lydia Faro Couriol
- 8 . Hélène Polifonte
- 9 . Marie-Yveline Ponchateau
- 10 . Martine Potor Didier
- 11 . Tania Galvani
- 12 . Éliane Guiougou
- 13 . Danielle Minatchy
- 14 . Jocelyne Unimon
- 15 . Sabrina Robin
- 16 . Marylène Adhel



SOMMAIRE





Corinne Famibelle

DÉLIER LA LANGUE NATALE

— Elle veut en finir avec les stéréotypes, en finir d'attirer de la sympathie dès lors qu'elle se présente en professeure de créole, en finir avec le poids imposé de l'histoire. Corinne Famibelle veut susciter une émulation pour sa langue qu'elle enseigne. Pour cette langue malmenée jusque dans ses entrailles. Son combat est une opération séduction à destination de la jeunesse et pour la Guadeloupe toute entière.



LÉRITAJ. « Beaucoup de représentations liées à la langue sont encore très ancrées de nos jours. » Corinne pose ici le point de départ de tout un peuple réticent. « À l'origine, le créole est une langue qu'on attribuait aux personnes qui n'avaient pas d'éducation. Quand on disait "palé a vyé nèg", ce n'était pas très flatteur. Le créole était lié au monde de l'habitation, de la plantation, au travail de la terre. » Difficile de faire évoluer les consciences quand toute une génération ne voit pas l'intérêt d'un tel apprentissage. « La langue est pourtant bien outillée pour son expansion. Pour les élèves, les parents voire même des chefs d'établissement, l'image du bitako, cette personne rustre, sans bonne manière, est encore trop présente. Ce n'est pas parce que j'utilise la langue créole que je suis une femme vulgaire, que je n'ai pas suivi d'études. »

TRANSMISYON. Après l'obtention de son CAPES, il y a onze ans, Corinne s'est battue pour imposer l'enseignement du créole en langue vivante obligatoire, au même titre que l'anglais ou l'espagnol. Elle instaure même une résidence d'écriture afin que ses élèves prennent conscience de l'archipel. « Ils ont découvert la littérature caribéenne au contact direct des auteurs : Gisèle Pineau à Marie-Galante, Max Ripon à Terre-de-Bas, TiMalo à Bouillante. Je suis convaincue que la salle de classe ne convient pas à tout le monde. Des élèves se révèlent dans de tels projets. » Rejetant fermement l'image de « l'élève couillon qui peut faire du créole parce que ça lui ira bien », la professeure ira même jusqu'à changer les heures d'enseignement placées de manière ingrate sur un emploi du temps. « Quelle motivation a un élève à faire du créole sur l'heure du midi, après 16 heures ou le samedi matin ? »

KONTRÉ. Née en mars 1977, la Capesterrienne qui dit avoir été élevée an lakou, a toujours jonglé, de manière naturelle, entre deux langues. « On ne parlait créole que dans mon environnement maternel. Du côté de mon père, on s'exprimait toujours en français. Je n'ai pas eu le traumatisme de certains qui ne se faisaient réprimander qu'en créole. Cette relation d'utilisation de la langue, que pour des injonctions, je ne l'ai pas connue. Ce qui explique sûrement mon approche avec la langue, que je considère vraiment comme une langue. »

Le déclic pour sa vocation s'appelle Sylviane Telchid. Alors surveillante d'externat au collège de Capesterre-Belle-Eau, Corinne suit les cours de créole dispensés par l'enseignante. « Ce fut une révélation. Nous avons toutes les deux tissé des liens très forts dès le départ. »

La musicalité de la langue et l'utilisation des mots pour exprimer des choses profondes transporteront l'étudiante au point d'abandonner sa licence d'espagnol.

IZAJ. Au risque d'être lue avec de grands yeux, Corinne est révoltée de l'usage du créole fait dans les médias, dans les publicités ou encore au travers des discours de syndicats. « On utilise toujours le stéréotype de l'Antillais, ce boloko. Il faut dire stop à cette prosodie, à cette culture du bwabwa pour parler de nous. C'est une forme de médiocrité. Le créole demande un effort intellectuel pour utiliser les mots appropriés. » Sa « lang an nou » qu'elle enseigne est la langue de la terre sur laquelle elle vit. Cette langue qui lui transpire. Sans agressivité. « Quand j'ouvre ma bouche pour émettre des mots, je pèse mes mots. Je cherche à les rendre avec le sens du pays. »

Un travail d'équilibriste au quotidien, que Corinne Famibelle associe à des alé-é-vini entre les deux langues, ni trop français, ni trop créole. Un travail au quotidien fait avec conviction et sincérité, résumé parfaitement par ce proverbe « A pa jou chat maché i kenbé rat ».



Judith

VOX POPULI

■ **Son patronyme est devenu accessoire, seul son prénom semble compter. Dites Judith et la Guadeloupe tout entière vous répond en chœur : Judith de RCI. La voilà, sa nouvelle identité tant sa voix depuis près de quarante ans s'est inscrite dans le quotidien des guadeloupéens.**

Aussi étrange que cela puisse paraître, celle dont la voix résonne dans tout le péyi préfère l'ombre à la lumière – « j'aime la discrétion » – et s'accommode d'une popularité qu'elle n'a pas désirée. « Même si je veux passer incognito, ma voix me trahit, c'est à travers elle qu'on me reconnaît, je suis à la radio comme je suis dans la vie, je suis quelqu'un de simple et d'accessible. »

« MA VOIX EST AU SERVICE DES GENS »

Son prénom comme une marque que le grand public s'est approprié. Une marque d'affection. Judith de la radio, LEUR Judith. Des confidences d'auditeurs hors antenne, elle apprend les vertus de sa voix qu'elle ignorait jusque-là. Sa voix thérapie. Une voix dans laquelle certains lui confessent avoir trouvé le réconfort dont ils avaient besoin à un certain moment de leur vie. Ce n'est pas un bik a pawol mais ça y ressemble. Les émissions de Judith sont le lieu où s'entendent toutes les opinions, elles doivent être utiles, contribuer au débat public et permettre « de développer le sens critique ». Tous les après-midis, l'animatrice soumet à la sagacité de ses auditeurs des thèmes de société ou d'actualité. Une expression libre, des confrontations d'idées en français et/ou en créole mais toujours, insiste-t-elle, dans le « respect » des uns et des autres, valeur avec laquelle elle ne transige jamais. « J'aime aider les gens, ma voix est à leur service, dans mes émissions je suscite le bien-vivre ensemble, une des fondations de notre société guadeloupéenne, je respecte l'opinion de tout un chacun, je demande en retour le respect, si

les gens avaient plus la notion du respect, on ne serait peut-être pas dans la situation dans laquelle on est. »

« COMMENT NE PAS AIMER CE PAYS ! »

Parce qu'elle aime les îles de Guadeloupe, « comment ne pas aimer ce péyi ! je le vois grand », et qu'elle refuse la paresse et l'immobilisme, « je suis en admiration devant les gens qui se battent tous les jours », Judith a décidé de faire sa part. De participer à la vie de la cité avec son enthousiasme et sa volonté d'être utile. Sa voix radiophonique, qu'elle veut toujours bienveillante, devient alors celle d'une citoyenne engagée. Déjà promue Chevalier de l'Ordre national du Mérite en 2018, Judith est aujourd'hui conseillère municipale à Grand-Bourg de Marie-Galante. « L'engagement c'est la proximité, je suis engagée parce que je me sens proche des gens, je pense que tout le monde devrait, d'une manière ou d'une autre, s'engager politiquement, c'est-à-dire veiller les uns sur les autres, écouter, s'écouter, accompagner nos enfants, s'impliquer dans la vie de son quartier, voilà le sens de mon engagement politique. »

Judith est de toutes les Guadeloupe. Née à Pointe-à-Pitre, son adolescence est marie-galantaise. « Je suis viscéralement attachée à Marie-Galante, quand je quitte l'île, j'ai un truc au ventre que je ne peux pas expliquer, j'ai vécu en France avec mes parents de deux ans jusqu'à mes douze ans puis nous nous sommes installés à Marie-Galante, c'est mon repos, mes repères, ma famille. »

Texte Willy Gassion - Photo Jule Foulard



SCANNEZ

Nathalie Minatchy

SI CHÈRE TERRE

■ À Capesterre-Belle-Eau, chez les Minatchy, il y a tout d'abord le père. Roland, professeur de biologie et militant nationaliste guadeloupéen. Il y a aussi Nathalie, la fille aînée de la fratrie. « Notre famille est très attachée à l'agriculture. Mon père a toujours voulu produire. Sur le bout de terrain que nous avons, il avait des vaches et nous faisons du lait. Une trentaine de litres par jour. Le matin, avant d'aller à l'école, nous le mettions en sachet. » Un souvenir d'enfance qui a façonné une carrière et bâti un engagement pour un territoire. Son territoire. « Avec mes parents, nous avons toujours eu des discussions de curiosité scientifique. C'était parfois animé mais, au fond, nous étions d'accord car nous souhaitions faire avancer la Guadeloupe. »

Avril 1995. Sur le point de rentrer au pays avec son diplôme d'ingénieur agro-alimentaire en poche, Nathalie se voit proposer un stage à Gruissan, dans l'Aude. Six mois dans une unité expérimentale de l'INRA, en plein milieu d'un vignoble. « J'y suis allée à reculons. Mais l'idée me séduisait, un projet de transformation de la banane pour obtenir un pur jus, sans eau, sans sucres ajoutés. » Elle y restera finalement neuf ans avec l'ambition de l'industrialiser en Guadeloupe. « C'était innovant pour l'époque. L'idée était de commercialiser ce jus en Europe car ce type de produit, chez nous, n'est pas forcément apprécié... Là où règnent les sodas sur notre marché local. » C'est dit.

Le défi est plus compliqué que prévu. Nathalie se rend à l'évidence : aucun industriel de la place ne transforme de matière première. « Je n'ai jamais entretenu de rancœur vis-à-vis de ce projet. Mais il faut s'avouer, qu'en Guadeloupe, la transformation à l'échelle industrielle ne concerne que la canne. On a beau avoir toutes sortes de jus de fruit péyi, c'est de l'import. J'ai changé ma façon de voir les choses depuis. L'agro-industrie, en termes de transformation de fruits locaux en jus, n'est pas adaptée à notre territoire. » Un passage qu'elle analyse avec recul aujourd'hui et qui l'a aidée à faire ce qu'elle appelle « sa mue ». « Tout le monde me disait : pourquoi tu ne

fais pas une thèse ? » L'idée lui paraît, de prime abord, saugrenue. Mais l'unité de recherches zootechniques, à l'INRA de Petit-Bourg, cherchait des compétences en transformation des produits. Nathalie est la candidate idéale. Durant sept ans, elle jongle entre son emploi au CFA des Abymes et sa thèse.

PRENDRE CONSCIENCE

« L'unité travaillait sur la valorisation des ressources non-conventionnelles pour l'alimentation des ruminants. L'idée, c'est de dire : on va leur donner de l'herbe, mais aussi des feuilles de manioc ou de pois d'angole, par exemple, car riches en protéines, sous forme de granulés. » Le sujet est fait pour elle : valoriser la biodiversité et réduire les imports, deux enjeux auxquels elle tient fortement. « Ma thèse ne se résume pas en un sujet pointu, nous avons pris en compte plusieurs éléments. C'est une nouvelle approche de la science où nous n'essayons pas d'être spécialiste dans quelque chose. Ce qu'on a fait est tout à fait applicable dans le contexte guadeloupéen et répond à des questions scientifiques majeures. Là où nous sommes, nous devons nous débrouiller avec ce que nous avons. »

Cette vision, Nathalie aimerait que tout à chacun y prenne part, laissant ainsi, autant que possible, le réflexe supermarché et la dépendance vis-à-vis des matières premières.

Directrice de l'unité PTEA depuis février 2021, un an après avoir validé sa thèse, Nathalie entend désormais prendre le temps de convaincre pour faire changer les pratiques durablement. « J'ai envie que les Guadeloupéens se responsabilisent, qu'ils prennent conscience petit à petit. » Elle explique que depuis 2009 elle a arrêté sa consommation de riz car « ma source énergétique ne peut pas être aussi extérieure à mon territoire ». « Nous sommes pieds et poings liés. Notre culture gastronomique a été construite sur de l'import. Puisons dans nos ressources propres sans céder à la facilité pour se réapproprier notre environnement. » Un discours qui fait sens aujourd'hui, au nom de la Terre. ■





Mariane Aimar

MANMAN DLO

■ Il faut plonger pour rencontrer Mariane Aimar. À dix mètres sous la surface, sur la barrière de corail ou dans les dédales bleutés de l' Aquarium de Guadeloupe. C'est là qu'on la découvre. Dans son élément au détour des anémones, des crabes et des coraux. Au beau milieu des poissons.

Quand elle nous accueille, ses cheveux sont mouillés et ses yeux brillent : elle ressort tout juste d'une plongée à Malendure où elle a validé un diplôme en restauration de la biodiversité marine. « Je souffre du syndrome de l'imposteur », nous confie-t-elle. « Je ne suis pas scientifique de formation et j'ai souvent ce complexe qui ressurgit comme si mon expérience n'était pas légitime. Alors, petit à petit, je m'équipe de diplômes pour que mon travail soit reconnu. » En surface, une fragilité surprenante venant de celle qui dirige l'École de la Mer depuis plus de quinze ans. À la source, un rêve d'enfant brisé : avant qu'on ne lui dise que « la mer, c'est un métier d'homme », Mariane voulait être océanologue.

CORPS DE FEMME, POISSON DANS L'ÂME

Son lien à la mer est inné. Corps de femme, poisson dans l'âme : « Là, je suis une femme, mais dans une autre vie, je devais sûrement être un poisson, je suis d'ailleurs plus épanouie sous l'eau. » C'est la plongée qui a révélé sa vocation. Baptisée dans la Méditerranée, elle est à la fois subjuguée par la richesse de la biodiversité marine et profondément choquée de la pollution et la destruction déjà avancées de ces écosystèmes. « J'ai immédiatement senti ce besoin d'agir. »

Avec un terrain de jeu aussi grand que l'océan, l'adepte des abysses ne chôme pas. Voilà vingt-cinq ans que Mariane est sur tous les fronts. « Il est déjà trop tard » pour sauver la biodiversité marine. Une urgence qui pourtant nous concerne tous, ici en Guadeloupe. Avec

des airs de maîtresse d'école, elle explique : « Savez-vous que la Guadeloupe, c'est 2 % de terre et 98 % de mer ? Tout l'écosystème de l'archipel fonctionne en symbiose avec la barrière de corail, la mangrove et les côtes ensablées. Un équilibre fragile qu'il faut à tout prix préserver. Les fonds que j'ai découverts en arrivant en Guadeloupe n'existent plus aujourd'hui. Le corail, les poissons... La vie marine s'éteint à grande vitesse et peu de gens s'en rendent compte. »

LA MÈRE DES CORAUX

Le temps s'écoule. Mariane raconte son Grand Bleu. Ses moments préférés, sous l'eau dans un état de méditation extrême, yeux dans les yeux avec les poissons. Comment brasser « ciel et mer » pour développer des programmes de préservation de nos espèces endémiques. Les centaines d'élèves initiés pour qu'ils connaissent « notre mer pour mieux la protéger ». Les plongées à la pleine lune pour assister à « la ponte », ce moment unique où les coraux laissent échapper leurs œufs pour se reproduire. Les heures passées dans sa pouponnière à élever « ses bébés coraux ». Chaque recoin de son histoire transpire l'amour maternel. Inconditionnel. Sans limite. Quand on le lui fait remarquer, elle sourit : « il existe un vrai parallèle entre mer et mère, ce n'est pas pour rien qu'aujourd'hui plus de 80 % des scientifiques en biodiversité marine sont des femmes ». Une belle revanche : les Manman Dlo sont partout. ■

Clémence Botino

CE QU'IL Y A DERRIÈRE LES PAILLETES

■ Jetons au vent les clichés. Tout de suite. Définitivement. Les stéréotypes prêtés aux jolies filles que nos yeux béats d'admiration réduisent à leur silhouette parfaite. Oublions tout ça et regardons ce qu'il y a derrière les paillettes et le sourire que ces Beautés ne semblent devoir jamais quitter. Enfonçons tout de même des portes ouvertes, Clémence Botino, Miss Guadeloupe 2019, est Guadeloupéenne, pas seulement parce qu'elle est née en Guadeloupe mais aussi et surtout parce qu'elle « fait partie d'une histoire.

Être guadeloupéenne, c'est porter une histoire, c'est mon comportement hérité de mes grands-mères et de ma mère, c'est l'éducation qu'elles m'ont inculquée ».

Dans son histoire qui fait d'elle une guadeloupéenne, il y a les aieules, mamies Lucienne et Paulette, et la mère. « Mamie Lucienne, c'est la femme telle qu'on l'imagine en Guadeloupe, debout, toujours debout qui jamais ne se plaint. » Mamie Paulette, c'est une autre race de femme « impliquée dans l'associatif, l'entraide et la solidarité, quand on passe la visiter il y a toujours quelque chose de prêt pour nous ». Deux grands-mères à l'amour inquiet qui ne souhaitaient pas voir leur petite-fille se présenter au concours de Miss Guadeloupe. Voilà d'où elle vient, de l'amour de ces trois femmes, et c'est là, en elles, dans leurs entrailles que sont inscrits le lieu et l'acte de naissance de Clémence.

« J'AVAIS LA GUADELOUPE TATOUÉE SUR MON VISAGE »

Être sacrée plus belle fille de Guadeloupe et de France, ce n'est pas le projet d'une vie. Ce que dure la beauté...

« Je voulais juste me faire plaisir en défilant sur une scène, voir si j'en étais capable. » Ses couronnements, ici et ailleurs, seraient presque un prétexte pour promouvoir ce qui lui semble essentiel, et dont peut-être nous autres n'avons plus conscience. Le privilège qui est le nôtre : « J'ai toujours considéré qu'être née en Guadeloupe était une force. »

La Guadeloupe en étendard, la Guadeloupe que Clémence célèbre même sur ses terres. « À chacun des concours, j'avais la Guadeloupe tatouée sur mon visage, ça me rendait plus forte.

Je défendais la Guadeloupe des Aînés, des costumes traditionnels, du métissage, des jeunes guadeloupéens qui font des études et aussi la Guadeloupe de l'art, de la créativité, de l'artisanat et du patrimoine. »

Il est précisément là son engagement, dans la connaissance de notre histoire – « je consomme l'histoire de mon île » – et dans la préservation de notre patrimoine. La jeune femme est l'ambassadrice de ce qui fait la fierté du pays. « Le rhum est une de nos richesses, c'est notre terroir, un pan de notre économie, à travers lui je vante le savoir-faire de la Guadeloupe aux niveaux national et international, il y a un vrai potentiel ici qui nous permet de créer et de nous démarquer, transmettons, on a tant à apprendre de nos Aînés. Je ne laisserai pas tomber notre patrimoine. »

Et puisque dire ne suffit pas et puisque la parole est volatile, Clémence s'est inscrite en Master 1 d'Histoire de l'Art à la Sorbonne : « l'éducation c'est important, j'ai besoin d'être crédible pour continuer à contribuer à l'épanouissement du pays. Je ne veux pas qu'on se souvienne de moi comme Miss France mais comme quelqu'un qui permet à la Guadeloupe de s'élever. » ■





Dolorès Bélair

KOKIYOKO!

— C'est dans le pitt à coq fondé par son père en 1942 que vous trouverez Dolorès Bélair. Depuis plus de trente ans, elle œuvre à la préservation du patrimoine guadeloupéen.

Elle est assise au centre du pitt à coq, ses pieds sur le tapis bleu, tellement bleu qu'on dirait l'océan ou le ciel un jour de plein soleil. Dolorès semble ailleurs et rien, même pas le chant joyeux des coqs, ne parvient à l'extirper de là où elle est. À quoi rêve-t-elle ? « Je me sens bien ici, c'est aussi un lieu de recueillement, c'est la vraie Guadeloupe. »

« NOU GOUMÉ MÈ NOU RIVÉ »

C'est le combat d'une vie. De sa deuxième vie commencée en 1989 à son retour en Guadeloupe. Dolorès Bélair quitte la fonction publique et le département des Hauts-de-Seine pour se consacrer au gallodrome ouvert par son père René Bélair en 1942. D'abord l'euphorie du retour « il y avait beaucoup de choses à faire, à imaginer, avec le pitt à coq on peut créer quelques emplois », puis les deuils. La terrible année 1989 : la mort du père et celle aussi de la Guadeloupe ravagée par le cyclone Hugo. Reconstruire, reconstruire à tout prix l'héritage du père, consoler la mère et relever le péyi. « J'étais fonctionnaire à la Sécurité Sociale, j'ai démissionné après douze ans de service pour rentrer chez moi, j'ai décidé de rentrer parce que dans l'Hexagone il me manquait ma culture. Après le passage du cyclone Hugo, le pitt à coq a été terrassé, avec l'aide de mon frère et de ma mère nous l'avons fait renaître mais rien n'a été facile, il a fallu se battre, un combat continu, nou goumé, nou goumé mè nou rivé. Avant la fermeture du pitt à coq à cause de la crise sanitaire, des touristes et des médias étrangers venaient nous visiter. »

« COMME UNE MAMAN PORTE SON BÉBÉ »

Tellement de choses à préserver. Il y a la nostalgie de l'enfance, son souvenir heureux. Une enfance rurale à l'ombre du pitt à coq dans la campagne de Morne-à-l'Eau. « Ce lieu a permis à ma famille de vivre, c'est lui qui m'a fait grandir, c'est une part essentielle de mon enfance et de ma vie. » Ensuite l'œuvre du père qu'il ne fallait pas enterrer avec lui, et enfin « préserver un pan important du patrimoine de la Guadeloupe ». Car Dolorès aime la Guadeloupe – « je porte la Guadeloupe dans mon cœur comme une maman porte son bébé » – et c'est pour elle qu'elle se bat, pour que « la Guadeloupe reste debout. L'existence du pitt à coq répond à mon engagement de préservation du patrimoine mais c'est très difficile : beaucoup de propriétaires de pitt s'en vont parce qu'ils sont trop âgés pour continuer et les jeunes s'en désintéressent. Pourtant c'est de nous dont il s'agit, de notre culture, de notre mémoire, du respect de la parole donnée, de notre existence dans ce pays, de ce qu'on mange, la culture définit notre mode de vie, la Guadeloupe a derrière elle des siècles de combat de coq. »

Les coqs vont et viennent à ses pieds, leurs ailes fouettent l'air et ce sont eux qui décident de la fin de l'entretien. Dolorès de conclure : « le passé est un enrichissement, on a besoin de lui pour avancer, il faut absolument que cette tradition perdure, si toutes les traditions s'en vont, la Guadeloupe est vouée à l'échec et à sa perte. »

Céline Malraux

ENTRE QUATRE LIVRES

■ Céline Malraux est une personne de lettres au sens large. Journaliste de formation, auteure et traductrice, elle place, depuis toujours, la culture à portée du plus grand nombre. Héritage direct d'André Malraux, son grand-père, qui voyait en la culture un élément constituant de notre société. Installée depuis vingt ans en Guadeloupe, Céline Malraux déploie, depuis un an, les actions de l'association Lire pour en sortir. Une corde de plus à son arc qui résonne en elle telle une preuve d'humanité.

Lire pour en sortir est une association qui prône la réinsertion par la lecture. Était-il fondamental qu'elle trouve sa place en Guadeloupe ?

Apporter des livres en prison est, selon moi, la première étape de la culture. C'est la porte du savoir, de la connaissance de soi, du monde, de l'autre. Depuis toujours, je porte un fort intérêt sur la question de l'illettrisme. Je suis intriguée par le « comment on peut dire le monde quand on n'a pas les mots ». Pas les mots pour le comprendre, l'analyser, l'exprimer. Élargir son vocabulaire, c'est la base de tout. Que ce soit au centre pénitentiaire de Baie-Mahault ou à la Maison d'arrêt de Basse-Terre, Lire pour en sortir – reconnue d'intérêt général – s'inscrit dans une logique de service public. Comment s'insère-t-on sans les savoirs de base, lire, écrire, compter, qui sont essentiels ?

Quel constat avez-vous fait la première fois que vous avez passé les portes d'un établissement pénitentiaire ?

J'ai eu ce qu'on peut appeler un choc carcéral, avec tout le panel d'idées reçues sur le monde de la prison. Il y a un fantasme résumé en « c'est un autre monde ». Mais les personnes à l'intérieur sont les mêmes qu'à l'extérieur. Personne n'a vocation à passer sa vie en prison. Ce sont des gens qui vont ressortir tôt ou tard. Les entretiens menés avec le détenu se font de manière individuelle pendant 30 minutes. Nous sommes seuls dans une salle, nous échangeons autour du livre. En fait, nous ne sommes pas en face d'une personne détenue, mais d'un lecteur qui vient partager une conversation autour de la lecture.

Le détenu se porte volontaire à ce programme de lecture. Racontez-nous comment se passe une séance...

Nous présentons un catalogue de livres, classés par niveau de lecture et par thématique. À la suite de

la première rencontre, le bénévole repart avec une commande de livres que l'association achète. En 2021, 406 livres ont été lus par 85 lecteurs-détenus. Chaque livre est offert et est fourni avec la biographie de l'auteur et une fiche de lecture. Toutes les semaines, nous nous voyons pour parler du livre. Le livre, en tant qu'objet, devient alors un véritable trésor. Il faut savoir que le dictionnaire est l'un des livres les plus demandés. Il y a des lacunes qu'on rattrape. Nous sommes là pour faire en sorte que le lecteur gagne en autonomie, améliore sa culture générale, élargisse son horizon et ait ce contact humain dont il a tellement besoin.

Qui sont les femmes lectrices que vous accompagnez ?

Dans le groupe actuel, elles ont pour la plupart un très bon niveau de lecture et portent un grand intérêt pour la spiritualité et la connaissance de soi. Grâce aux livres, les détenues sont beaucoup plus apaisées. Nous essayons de leur faire comprendre que leur liberté d'esprit est inatteignable. Et c'est une grande découverte pour certaines.

Quelles leçons tirez-vous de cette première année passée aux côtés de détenus ?

Je vis ces séances avec beaucoup d'intensité. La culture, au sens de l'expérience humaine, par le livre, est un recours pour trouver un éclairage, pour comprendre, pour mettre des mots sur des situations, comprendre un passage de l'histoire. C'est ce que j'appelle l'évasion par l'esprit. Chacun des quatorze bénévoles donne à la personne détenue une position où lui-même est en position de donner.

Lire pour en sortir doit être compris par tout le monde. Nous sommes heureux que le tissu local, notamment économique, s'intéresse à ce sujet majeur de société, puisque Lire pour en sortir s'inscrit en plein dans la lutte contre la récidive. Il faut s'intéresser à ces personnes qui ont, bien souvent, des parcours de vie fracassés depuis le départ. La case prison n'est pas la case finale. ■



Anaïs Verspan

DÉS-EXOTISER

■ C'est un atelier aux murs blancs. Un atelier lumineux qu'on croirait sans toit. La lumière du jour, le chant des coqs et même le ciel s'y engouffrent. C'est un atelier qui ressemble à une galerie : des toiles colorées sur les murs blancs et la création en cours étalée sur une table. Des toiles, des petites touches de Guadeloupe discrètes qui ne s'offrent pas au premier regard, des petites touches du péyi que l'œil doit aller chercher, fouiller, questionner. « Il n'y a ni soleil, ni cocotier, ni portrait dans mon travail, c'est abstrait, je m'inspire beaucoup de ce pays, de notre rapport au monde végétal pour construire graphiquement. » Anaïs Verspan est artiste visuel.

Déconstruire pour être. Déconstruire pour se trouver dans sa vérité, dans son en-dedans, le nannan de nous-mêmes. Déconstruire pour se découvrir tel qu'on est sans le regard de l'Autre qui folklorise, qui exotise, qui doudouise. Déconstruire les stéréotypes pour ne pas passer à côté du pays. De l'essentiel. Une œuvre

miroir, une œuvre politique qui nous exhorte à être, à ne pas tricher ou mentir sur nous-mêmes. « J'aime fondamentalement la Guadeloupe, elle nourrit ma créativité, mon œuvre dit l'être guadeloupéen, je m'inspire de ce peuple, de cette terre, je dois donc être un minimum fidèle à elle, c'est ma terre nourricière. »

« C'est dans ce qui est non palpable et qui finalement est très palpable », qu'Anaïs Verspan « est et existe ». C'est là que se trouve son épanouissement, et c'est aussi là que se trouve sa respiration. Son inspiration. « On apprend peu aux gens de chez nous de rêver, tout est mâché ici, on est devenus plus rapidement des consommateurs que des créateurs, les choses les plus immatérielles comme l'amour, la projection, le rêve sont palpables, c'est ce qui permet d'être et d'exister. Les gens qui ont le mécanisme de la création ont à apporter au monde, on aura besoin de nous pour faire un Nous et c'est avec ce liant-là, la culture, l'art et la beauté, qu'on va magnifier les choses. » ■



Léna Blou

QUAND LE CORPS DANSE

— Léna Blou n'a jamais cessé de danser. Dès l'âge de six ans. « La danse c'est ma vie, c'est ma passion, mon oxygène, c'est quelque chose qui me dépasse. » Corps dansant, corps politique, Léna Blou a inventé la Techni'Ka qui côtoie aujourd'hui le classique, le contemporain et le jazz. Danseuse, chorégraphe et docteure en anthropologie de la danse et de la musique, « c'est avant tout pour la Guadeloupe, pour qu'on se pense grand » que Léna consacre sa vie à la danse.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE HASARD...

« J'ai commencé la danse à six ans de manière hasardeuse avec Jacqueline Cachemire comme professeur.

J'accompagnais ma grande sœur tous les samedis, elle était douée pour la danse, c'était mon modèle, elle était très belle quand elle dansait. Un jour, il manquait une petite fille, je connaissais toutes les chorégraphies à force de les regarder, et de ce jour je n'ai jamais arrêté de danser. »

UNE HISTOIRE GRANDE ET BELLE

« Tous mes sujets sont toujours liés soit à l'élément historique, soit au territoire ou à la manière d'être. Être ancrés en nous-mêmes, ne pas avoir honte de qui on est, c'est à nous de décider que notre histoire est grande et belle. »

CORPS MÉMOIRE

« Quand le corps danse, il dit les choses inaudibles d'un peuple, c'est ça la puissance de la danse. Ma lecture de la Guadeloupe se fait par la danse, c'est à travers le corps dansant qu'on peut lire l'histoire et qu'on peut comprendre le présent et oser se projeter dans l'avenir. C'est un corps mémoire, porteur d'une histoire. »

OSER CROIRE EN LA GUADELOUPE

« Avant tout pour la Guadeloupe ! J'ose croire en la Guadeloupe et en cette danse. Si on ne croit pas en Léna Blou, on ne croit pas en la Techni'Ka. Si on ne croit pas en la Techni'Ka, on ne croit pas au gwoka. Si on ne croit pas au gwoka, on ne croit pas en la Guadeloupe. Et si on ne croit pas en la Guadeloupe, on ne croit pas en soi. »

NOUS SOMMES DES ÊTRES BIGIDANTS

« Le Bigidi est profondément guadeloupéen, nous sommes des êtres bigidants. Nous sommes dans l'instant présent où des choses inattendues peuvent arriver, mais nous avons une capacité de trouver des solutions idoines, quelquefois pas logiques, l'important pour nous est de rester debout même de manière bancale. Le danseur de gwoka est toujours dans une instabilité permanente mais il ne tombe jamais. Tomber, toucher le sol, c'est mourir sur le plan symbolique. »

MA DANSE GWOKA EST CONTEMPORAINE

« J'ai décidé que ma danse gwoka est contemporaine, avec le Bigidi, j'ose dire que la Guadeloupe est petite sur le plan géographique, mais si je la pense grande, je conquiers le monde à condition de me débarrasser de tous les concepts qu'on m'a inculqués dans la tête et dans le corps. J'ai entamé un travail de recherche pour prouver que la danse gwoka est une technique, c'est un acte politique, je l'ai sortie des griffes de l'exotisme dans laquelle elle était, j'ai prouvé que le gwoka a autant de valeur que n'importe quelle autre technique et que cette danse peut être de haut niveau. »



SCANNEZ





Marie-Line Ludger Zenon

PAR-DELÀ LES APPARENANCES

■ Pointe-à-Pitre, rue Abel Libany. Il est 16 heures ce mardi après-midi-là, la Maison Saint-Vincent a déjà fermé ses portes. Marie-Line Ludger Zenon nous invite à monter par une porte dérobée, au deuxième étage, dans son bureau. « Au moins, à cette heure-ci, il n'y a plus personne. Je ne serai pas sans cesse interrompue. » Car il est bien fréquent que la directrice de la Maison mette plus de deux heures à rejoindre son bureau le matin, en semaine. « Le temps de discuter avec les salariés et de m'immerger avec les usagers. » Autrement dit « les démunis marginalisés ». « Certains font partie des murs, on se connaît mutuellement. Ils m'appellent même Bibi. »

Rien ne prédestinait la Pointoise à cette carrière dans le social. « Petite, je souhaitais être journaliste. Finalement, ici, je suis bien à ma place. » Sa place, Marie-Line la doit à une succession de rencontres. Et une volonté de fer de trouver sa voie en étant plus

utile. Lorsqu'elle entend parler pour la première fois de la Maison Saint-Vincent, celle qui évolue dans le monde de la communication n'a que trente-cinq ans. Elle assiste à quelques réunions avec les membres du conseil d'administration mais son regard extérieur lui pèse. Il lui faut plus. La fondatrice de l'association lui propose alors de prendre un poste à temps partiel, à l'accueil. « Pour voir comment ça se passe. » C'est le début de ce qu'elle appelle une aventure. « Jamais je n'avais été confrontée à ce public. J'ai rencontré l'usager dans toutes ses dimensions, le sans domicile fixe pur. C'est-à-dire, en état de consommation, pas lavé, pas habillé, violent... Je savais l'heure à laquelle je rentrais, mais ni quand, ni comment j'allais ressortir. Ça a été choc. » Un simple sourire, accompagné d'un bonbon à la menthe, échangé avec un bénévole en guise de remerciement sera le déclencheur de son engagement, de sa passion. « Je n'oublierai jamais ce



geste fort. Au fond de moi, j'ai senti que ma place était ici. Pourtant, j'en avais pris des bols de soupes et des menaces... »

UN ENRICHISSEMENT PAR L'HUMAIN

Il aurait été dommage qu'elle s'arrête sur ces détails. Marie-Line voit grand. Elle veut rendre l'usager acteur de son devenir. Alors, au-delà de la centaine de repas distribués par jour, elle va impulser un travail de grande envergure sur l'estime de soi. « Il est vrai, je suis coquette. J'aime prendre soin de moi. Et cette image que je renvoyais a été un élément moteur de mon travail. Aujourd'hui, vous auriez du mal à reconnaître un usager d'un salarié. »

Au fil des ans, les services proposés par la Maison Saint-Vincent ont évolué. D'abord l'hébergement de nuit, avec trente-deux lits. « Et puis, un besoin identifié amène à une autre attente. L'usager a aussi besoin de se réinsérer dans sa vie, cela passe par la restitution des droits sociaux et médicaux, le

logement... Nous sommes là aussi pour ça. On garde encore trop souvent la première image de la Maison qui est de donner à manger. »

Il a fallu du temps pour que les regards changent. Il a fallu du temps aussi à Marie-Line pour faire comprendre qu'un humain ne rentre pas dans un cahier des charges. « Il y a un fossé entre ceux qui sont sur le terrain et ceux qui sont dans les bureaux. J'ai un fort caractère. Je ne vais pas hésiter à dire à quelqu'un ce qu'il n'a pas forcément envie d'entendre. Avec les usagers, je suis dans de l'empathie distanciée. On ne peut pas être toujours dans l'affect... » Pour se détacher, sur son bureau, jamais loin, est posée une bible : *Les 7 étapes du lâcher-prise*. Essentiel pour rebondir, pour mieux appréhender une situation. Et pour un jour passer la main. « Je continuerai, c'est sûr, en tant que bénévole. C'est une telle énergie positive pour moi, je n'arriverai pas à tout couper. Je veux m'assurer de la transmission... Que l'engagement de la Maison Saint-Vincent ne perde pas de sens. »

Muriel Mermilliod

LE SEIN GRAAL

■ C'est une petite goutte de lait qui a tout fait basculer. Le début d'une relation mère-fille, le début d'une maternité, le début d'un bouleversement aussi. En 2001, Muriel Mermilliod ouvre les yeux sur un monde qui ne lui était pas particulièrement familier mais pour lequel sa conviction dépassera largement son intérêt personnel. « J'avais envie d'allaiter pour des raisons de santé. J'imaginai trois-quatre mois, de part le modèle reçu depuis mon enfance. »

Au hasard d'un salon, la future mère découvre La Leche League, l'association par excellence de soutien de mère à mère et d'information à l'allaitement maternel. L'envie d'apprendre est forte, celle de transmettre aussi. « J'ai pris connaissance de tout un pan scientifique que j'ignorais totalement. En tant que professionnelle de santé —elle est chirurgien dentiste—, j'ai réalisé que l'alimentation adaptée, pour un enfant, c'est le lait de sa mère. »

Dix ans plus tard, chemin faisant, ne comptant plus les nombreuses années de tétées de ses trois enfants et les heures passées en tant que mère bénévole au sein de l'association, Muriel change de cap. « L'allaitement, c'est le début d'une vie. Beaucoup d'informations sur le sujet sont erronées, souvent issues de représentations personnelles. J'avais envie de redonner aux mères leur capacité à offrir la santé en même temps que la vie. » Formée et certifiée consultante en lactation IBCLC, Muriel œuvre auprès des professionnels de santé ou directement auprès des mères pour qui allaiter se transformait en un problème du quotidien, préconisant les recommandations nationales.

ACTER LES PRATIQUES

C'est en Guadeloupe, au détour d'un voyage familial en voilier, que Muriel va pleinement déployer ce qui est aujourd'hui devenu son « plan d'action ». « J'ai rencontré des professionnels motivés, impliqués et avec une attente sur le sujet. Tout de suite, on

m'a dit "ici, tout le monde allaite, mais personne exclusivement". Tous avaient une motivation à accompagner ces mères et ces bébés et à changer les pratiques, avec bienveillance. »

Dès les premières consultations menées auprès des guadeloupéennes allaitantes, Muriel perçoit leur réel engouement pourtant teinté de problèmes. Car allaiter n'est pas simplement inné. Elle décortique alors des situations complexes, rassure les mères inquiètes du manque de lait, corrige une mise au sein douloureuse, déculpabilise les autres de répondre dans l'immédiat aux pleurs de bébé. En petit comité, elle organise même des rencontres gratuites, aidée par les instances de santé, pour permettre aux futurs parents de prendre la mesure de ce qu'est un nouveau-né. « Le besoin fondamental du bébé, c'est la continuité avec la vie utérine. Les femmes sont préparées à l'accouchement, mais après c'est le grand vide. Comment fonctionne un nouveau-né ? Quels sont ses besoins et comment fonctionne le corps d'une femme pour produire du lait ? » Autant de réponses qu'elle s'efforce d'apporter afin que les mères prennent « pleinement conscience de ce pouvoir » oubliant ainsi le côté sacrificiel, parfois encore présent.

Depuis presque sept ans, Muriel porte à bras-le-corps la cause de l'allaitement sur notre territoire en formant les différents professionnels de périnatalité à la pratique afin de leur donner « le plus de compétences possible ». « Ce sont eux le maillon essentiel. Ceux en qui chaque parent accorde une extrême confiance. Ensemble, nous devons porter au grand jour que l'immense majorité des mères du territoire a le potentiel à nourrir leur bébé exclusivement pendant six mois. Allaiter son enfant, c'est bien plus qu'une simple tétée, c'est aussi donner de l'autonomie à toute une population. » Le graal. Le trait commun entre toutes les mères du monde. ■





« Le tourisme est l'un des moteurs de notre territoire »

Sonia Taillepierre, présidente du CTIG, nous livre sa vision du tourisme et analyse la place de la femme en politique. Derrière son large sourire, l'élue, mère de deux enfants, mène ses équipes avec assurance dans le seul but d'assurer, avec méthode et stratégie, la promotion de la destination des Îles de Guadeloupe.

Le tourisme n'était pas votre sujet de prédilection, racontez-nous comment vous y avez pris goût...

J'ai commencé en tant que présidente de l'Office de tourisme de la Ville de Petit-Bourg. À l'époque, j'ai milité pour la délocalisation du marché du centre-bourg vers le rond-point de Montebello, pour lui offrir une meilleure visibilité et garantir à nos maraîchers une fréquentation conforme à leurs attentes.

En tant qu'élue au conseil régional, membre de la commission tourisme, j'ai mis en œuvre les orientations de la région en matière de politique touristique. C'est un sujet qui est passionnant car ce secteur d'activité est l'un des moteurs de notre territoire.

Au CTIG, élue présidente en pleine pandémie, j'ai tout de suite activé les aides nécessaires pour les professionnels. Notre stratégie a consisté à aider les professionnels à garder la tête hors de l'eau et préparer, avec eux, la sortie de crise et la relance de l'activité.

Quel regard portez-vous sur le tourisme sur notre territoire ?

Nous avons fait une excellente saison 2019, avec plus d'un million de touristes. Je sens que les choses reprennent, assez difficilement certes, mais les touristes sont là. 70% des hébergements affichent pratiquement complet.

La crise sanitaire nous impose une réflexion sur le modèle de tourisme que nous souhaitons vraiment pour notre territoire. Il faut toujours innover. La destination Guadeloupe n'est pas uniquement balnéaire. Elle dispose de multiples autres atouts. Notre archipel est d'une richesse culturelle exceptionnelle, nos circuits de randonnées le sont tout autant. Et que dire de nos mœurs, cette Guadeloupe qui demeure si authentique. En témoignent les festivités carnavalesques qui étaient de retour cette année.

À la fin de l'année, nous accueillerons la Route du Rhum. Nous mettrons tout œuvre pour que l'événement soit une réussite avec

les retombées importantes attendues pour relancer notre secteur touristique et d'une manière générale notre économie.

Depuis deux mois, vous siégez en tant que membre au conseil d'administration d'ADN Tourisme, c'est une première pour l'Outre-mer, qu'est-ce que cela va impulser ?

Il s'agira pour moi de porter la voix du tourisme de Guadeloupe et plus largement des Outre-mer au sein de cette instance. Notre archipel est singulier. C'est ce qui en fait un joyau unique. Il en est de même pour chacun des autres territoires d'Outre-mer. Mais notre développement touristique ne saurait se concevoir sans prendre en compte les problématiques de transition écologique et de développement durable. Il y va de la préservation de notre environnement, de nos écosystèmes et de notre biodiversité. Cette approche suppose des politiques publiques en phase avec ces enjeux.

Quelle femme êtes-vous ? Quels conseils donneriez-vous à la jeunesse féminine ?

Je fais partie de ces femmes qui ne renoncent pas. Au fil des années, la femme guadeloupéenne a su trouver sa place au sein de la classe politique locale. La Guadeloupe n'a pas attendu que la parité soit imposée par le législateur pour voir des femmes occuper des responsabilités de premier plan.

Aujourd'hui, plus encore sans doute qu'hier, pour s'engager en politique, en tant que femme, il faut avoir du tempérament et savoir se faire respecter. Cela passe aussi par une parfaite maîtrise de son sujet. Quoi qu'il en soit, la Guadeloupe au même titre que l'humanité, aurait tort de sous-estimer la pertinence du regard de la femme sur l'évolution du monde et singulièrement, nous concernant, sur le vécu réel de notre territoire.



Assurance et Banque

Les femmes assurent

Rencontres **Pour Elles**

C'est le moment de parler
de votre indépendance financière

ANPERE 
association d'assurés

GADELOUPE / MARS 2022 - N° 1

POP TRA ITS

ELLES font la **GADELOUPE**


EWAG

REJOIGNEZ-NOUS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



@EWAGMEDIA #BYEWAG #MEDIAPPOSITIF



L'aventure d'être soi

Un magazine consacré aux femmes peut être irritant, car il fait valoir des choix, une vision et surtout ce n'est pas neuf, mais alors que les femmes prennent part à l'élaboration de ce monde qui semble appartenir aux hommes, l'ambition de ce numéro exceptionnel permet de déployer de manière novatrice des destins inspirants, encourage la variété des vocations et affermit le statut de la femme en Guadeloupe.

Occupant l'industrie, la politique, la littérature, le monde des arts, la recherche, ces femmes démontrent que : *Être femme ce n'est pas une donnée naturelle, c'est le résultat d'une histoire. Il n'y a pas un destin biologique, psychologique qui définit la femme en tant que telle. C'est une histoire qui l'a faite. D'abord l'histoire de la civilisation qui aboutit à son statut actuel et d'autre part pour chaque femme particulière, c'est l'histoire de sa vie, en particulier c'est l'histoire de son enfance qui la détermine comme femme, qui crée en elle quelque chose qui n'est pas du tout une donnée, une essence, qui crée en elle ce qu'on appelait quelquefois l'éternel féminin, la féminité.*

Simone de Beauvoir, 1975.

Qu'elles soient professeure de médecine, enseignante-chercheuse, cheffe d'orchestre, directrice de structure d'accueil social, ambassadrice de la beauté de nos îles ou gardienne de savoir-faire comme celui du tourment d'amour, les femmes de Guadeloupe fabriquent une féminité faite d'amour de leur pays, d'intelligence et de passion, de persévérance et de créativité.

Parce que, comme nous l'indique la grande Chimamanda Ngozi Adichie, *nous devrions tous et toutes être des féministes*, il peut être intéressant de considérer ces parcours comme des clés libérant les femmes des rôles qui pourraient leur être assignés par les stéréotypes liés au genre.

Qu'elles s'appellent Suzy, Marielle, Marie-Line, Clémence ou Cilette, ces femmes savantes nous renvoient à la force de nos valeurs communes.

Quel que soit leur domaine d'expertise, elles ont un jour lutté, combattu les préjugés, appris à vivre suivant les codes établis, pour accomplir la grande aventure d'être elles-mêmes.

Nous assistons de page en page à la naissance de leur individualité, à l'expression de leur prodigieuse vitalité, à l'exposé de ces situations particulières vécues qui concourent à l'affirmation d'une personnalité.

Contre l'idée d'un éternel féminin ou d'une supériorité d'un sexe sur l'autre, l'enthousiasme irréfragable de l'université des Antilles en faveur de ce projet de valorisation des femmes de Guadeloupe inscrit le vœu de réalisation de l'égalité entre femmes et hommes. Un jour.

Laura CARVIGAN-CASSIN

Maître de conférences en littérature

Vice-présidente du conseil d'administration de l'université des Antilles



Suzy Duflo

LA TÊTE ET LE COU

■ Il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Elles sont. Comme inscrites dans vos gènes, comme une évidence. Ne pas chercher à comprendre et accepter l'augure de ce qui est déjà là, qui vous est destiné. Sa ki la pouw... Suzy Duflo sera médecin. « À l'âge de cinq ou six ans, je savais déjà que je voulais être médecin, je ne sais pas pourquoi, à l'époque de mon orientation vers les études de médecine, il n'y avait personne de ma famille dans le corps médical, je n'ai pas le souvenir qu'un de mes parents m'ait dit de faire médecine. » L'enfance précisément se déroule à Basse-Terre où la ville semble se confondre avec la campagne. « On habitait au cœur de Basse-Terre, mais on avait la chance d'avoir une maison avec une cour intérieure, on avait des poules et des œufs, tous les week-ends, nous allions à la mer. La mer c'est très important pour moi, j'ai appris à nager à Malendure. »

« IL FALLAIT QUE JE REVIENNE »

« J'ai toujours su qu'il fallait que je revienne. » Revenir au péyi pour soigner. Revenir pour porter sa pierre à l'édifice de la santé en Guadeloupe. « Ma priorité est le patient et notamment celui qui est atteint de cancer et que j'opère de la tête et du cou. J'ai mis en place les Journées Antillaises de Cancérologie qui consistaient à apporter de l'information aux médecins généralistes, aux spécialistes et aux patients. Recevoir les patients, mais aussi aller à leur rencontre, rendre la santé accessible aux populations les plus éloignées. « Avec mes équipes, on a débuté des consultations avancées à Marie-Galante et mis en place des consultations dans les îles du Nord avec un prévisionnel pour Basse-Terre. » En tant qu'ex-présidente de la Commission Médicale d'Établissement (CME) et du Groupement hospitalier de Territoire, Suzy Duflo a favorisé la mobilité des praticiens sur le territoire pour faire en sorte que « les soins soient prodigués à tout le monde, de la même façon et sur les mêmes critères ».

DÉTERMINÉE

Il aura fallu plus de vingt ans d'études à Suzy Duflo à Montpellier, à Marseille et aux États-Unis, pour que son « rêve devienne réalité », vingt ans pour devenir ce qu'elle a toujours voulu être : d'abord médecin ORL et chirurgien cervico-facial puis praticien hospitalier et professeur des universités. Ne lui parlez pas de chance, ne lui dites pas non plus que c'est une tête. Celle qui a eu son Bac C à dix-sept ans réfute ces facilités de l'esprit : « je ne suis pas un génie, j'ai beaucoup travaillé, si j'en suis là, ce n'est pas parce que j'ai obtenu des faveurs, je le dois à ma détermination. »

« UNE FACULTÉ D'EXCELLENCE »

Le doyen qu'elle est, a « un but majeur : ouvrir une faculté de santé de plein exercice avec tous les cycles et permettre à nos étudiants de rester dans leur environnement ». En septembre 2022, une formation d'orthophonie sera disponible à l'UA. « Nous voulons aussi faire de la faculté de médecine, une faculté d'excellence et la rendre visible à l'international. » En tant qu'ex-présidente du CME, Suzy Duflo a participé à l'élaboration et la construction du nouvel hôpital. « J'ai insisté sur le fait qu'on augmente l'attractivité du nouvel hôpital. Rendre l'hôpital attractif, magnétique et aimant, c'est la devise que je prône. »

Suzy Duflo pose sur son bureau une petite boîte de confiseries : « n'écrivez pas que je mange des sucreries », plaisante-t-elle. On ne promet rien. « J'ai aimé me replonger dans mes souvenirs d'enfance, ça m'a fait du bien, je voudrais que chaque petite fille et chaque petit garçon sachent que rien n'est inaccessible, qu'ils peuvent accéder à des études supérieures et intervenir dans le développement de leur pays. »





Cillette Appolinaire

TRADITION D'AMOUR

— Elle nous a donné rendez-vous bien avant le lever du soleil. Terre-de-Haut encore profondément endormie. Au 191, allée des flamboyants, Cillette est déjà à pied d'œuvre. « Quand j'ai beaucoup de commandes, je peux commencer à 2 heures. Il fait trop chaud après pour travailler. Et puis, pour les gens qui partent au premier bateau, il faut que mes tourments soient prêts. »



Ses tourments. Nous comprenons immédiatement la valeur sentimentale que Cillette accorde à ce gâteau traditionnel qui a fait la réputation des Saintes. Dans son atelier, aménagé par l'un de ses fils sur sa terrasse, les moules sont méticuleusement alignés sur le plan de travail. Il est 4 heures du matin, Cillette a déjà déposé ses confitures sur la fine pâte brisée. « Je ne dévoile pas mon secret », nous dit-elle d'emblée. Nous n'insisterons pas. « C'est une recette que je tiens de ma maman. Elle s'appelait Émilienne. Qui l'avait elle-même de sa mère. C'est mon héritage. Je l'ai transmise uniquement à ma fille Céline et à mes petites-filles. » Une histoire de femmes. Une affaire de famille. « Avec maman, on travaillait en silence. On était onze enfants. C'est papa qui cassait, épluchait et râpait le coco avec le couvercle d'un seau en aluminium sur lequel il y avait des clous. On n'avait pas de râpe. Et c'est mon frère qui allait vendre les tourments sur le

quai. Il laissait une de mes sœurs sur place et revenait en courant chercher des paquets. »

Cillette a toujours refusé de se mêler aux vendeuses assises au débarcadère. « Un truc à histoires... » Défendant, avant tout, une tradition et un savoir-faire. « À la fin du mois, je n'ai pas une fortune, mais je me débrouille. On ne se bat pas pour de l'argent, mais pour le meilleur. Ce que je fais, je le fais avec amour, pour les Saintes. » Elle perpétue ainsi la tradition, sans jamais compter ses heures. « Je râpe toujours mon coco à la main. Je le fais tourner pour ne pas m'écarter les doigts. Et quand je fais de la confiture, dès que ça

bout, je ne coupe pas. Je baisse à feu doux et surveille pendant deux, trois heures... » Il est peut-être bien là, le début du secret...

AVEC MÉTHODE

4h45. L'heure tourne. Cillette s'affaire désormais à la génoise. Sous le plan de travail sont alignés les gros sacs de sucre et de farine. « Il faut que ça soit moelleux. Son geste est précis, les quantités généreuses. Avec méthode, par rangée de quatre, elle enfourne la première tournée. Avant de « descendre la plaque » pour « faire croustiller la pâte », l'ancienne couturière tient à nous montrer ses photos de famille. « Ça fait 51 ans que je suis dans ma maison. Et depuis 53 ans, mon mari me réclame deux à trois tourments par jour ! Je suis diabétique, j'en mange un de temps en temps. » En bonne matriarche, du haut de ses 73 ans, la saintoise veille sur chacun de ses membres. « J'ai un petit-fils au Liban... Je demande tous les matins à Marie de me protéger... Oui, j'ai du caractère. Je dis ce que je pense. Je suis très accueillante mais franche. J'ai déjà envoyé sur les roses une touriste qui m'avait dit : « Assumez ce que vous faites ». Elle était mécontente de ne pas trouver de tourments chez moi. » La règle, c'est la règle. Et quand il n'y en a plus, Cillette n'hésite pas à mettre un petit carton sur sa porte pour ne pas être dérangée.

Munie de deux torchons, elle sort maintenant ses premiers tourments du four. Une douce odeur de pâtisserie plane désormais sur toute la maison. Cillette démoule ses tourments, un par un, en les tapant légèrement afin qu'ils n'accrochent pas. Délicatement, elle les empile dans ce petit pochon sur lequel elle a préalablement inscrit l'un des parfums. Coco, ananas, banane, goyave ou mix. « C'est fragile. Je contrôle chacun de mes tourments. » Elle répétera l'opération de fabrication plusieurs fois jusqu'au petit matin. Son rouleau à pâtisserie, scotché de part et d'autre, jamais loin. « C'est celui de ma maman. J'en ai d'autres, tout neufs, mais je préfère celui-là. J'espère que notre secret restera aussi longtemps que possible dans la famille. Mais je ne veux pas que ma fille ou mes petites-filles ne fassent que ça. C'est trop dur pour gagner une vie. J'ai 400 moules, imaginez un peu le travail. Mais ça me maintient... » Être debout, coûte que coûte, pour l'amour de la tradition.



Victoire Jasmin

LA FEMME AVANT TOUT

■ Sa silhouette rassurante est devenue familière pour les Guadeloupéens qui reconnaissent en elle avant tout une mère de famille et une femme de combat. Devenue sénatrice, Victoire Jasmin n'a rien perdu de cette bonhomie et de cette empathie bien réelle, héritée d'une longue carrière de professionnelle de santé et de militante associative, avant de verser dans la politique. Mais elle ne s'est jamais départie de sa volonté farouche de contribuer à la reconnaissance des droits des femmes et à militer pour l'égalité, dans une société guadeloupéenne reposant beaucoup sur l'engagement de la gente féminine à toutes les époques. « Quand j'étais enfant, les femmes n'avaient pas de prénom. Elles s'appelaient Man Gaston, Man Auguste, Man Pierre, Man Edward, Man Honoris... » Une tradition qui symbolisait une vision réductrice de la femme, appendice plus que partenaire dans le couple. « Les femmes sont pénalisées à tous les niveaux et peinent encore à faire valider tous leurs droits à l'égal des hommes. »

Vice-présidente de la délégation des Outre-mer et membre de la délégation sénatoriale des droits des

Femmes et à l'égalité entre les hommes et les femmes, Victoire Jasmin dispose, de fait, d'un point de vue privilégié pour observer l'évolution des rapports dans la société. « Les femmes sont encore malheureusement les moins valorisées : une situation symbolisée par des salaires moindres, l'occupation insuffisante des postes d'encadrement, des présidences des conseils d'administration des grandes entreprises, ou les responsabilités politiques. Même quand elles sont beaucoup plus diplômées, ces inégalités perdurent. Comme lors de toutes les crises, la pandémie a aggravé la situation des femmes en les rendant plus vulnérables face au sous-emploi et au chômage tout court. »

La Mornaliennne Victoire Jasmin est devenue sénatrice en 2017 et depuis octobre 2020, secrétaire du bureau au Sénat, un challenge et un niveau de responsabilité qui consacre son engagement au sein de l'assemblée tout en maintenant son action de terrain s'agissant des causes sociales : « la solidarité, la défense de la famille et des droits des femmes demeurent pour moi capitales pour construire une société plus juste. » ■

A photograph of Simone Schwarz-Bart, an elderly woman with long, curly white hair, sitting on a light blue wooden chair on a wooden deck. She is wearing a dark blue floral patterned shirt and blue jeans. The background shows a wooden railing and lush green foliage, suggesting an outdoor setting. The text is overlaid on the top half of the image.

Simone Schwarz-Bart

«PORTER CE MONDE AU MONDE»

— Son monde, « je suis de l'arrière-pays », le monde de ceux qui « vivent avec les contes, le soleil et la lune », c'est ce monde-là que l'auteure de *Pluie et Vent sur Télumée Miracle* s'est engagée à raconter au reste du monde.

Écrire c'est donner sa vision du monde, dès lors l'écriture n'est-elle pas une forme d'engagement ?

Je pense que l'écriture est un engagement total, cela signifie qu'on a vu, reçu, perçu, deviné certains traits qui font partie de vous-même en tant qu'être surgit d'une certaine terre, d'une certaine histoire, de certains milieux, de certains parents... un être engagé dans une histoire en train de se faire. On doit donc pouvoir la ressentir, la poursuivre et la transmettre. Mon écriture est engagée parce que ce que j'avais envie de lire de nous, de moi, je ne le trouvais pas, et quand par hasard je trouvais des similitudes de personnages dans un ouvrage, je ne trouvais pas le vocabulaire, le langage que j'aurais aimé entendre et que je connaissais. C'est tout cela qui est entré dans la composante de mon écriture, parce que quand j'ai commencé à écrire, j'ai tout de suite été dans ce qui m'avait toujours fascinée quand j'étais enfant : les personnes de la campagne vivant avec la nature, les contes, le soleil et la lune. C'étaient des gens qui n'avaient même pas été répertoriés à l'état civil, ils étaient donc inexistant, cependant ils savaient qu'ils existaient, ils n'avaient pas besoin d'état civil pour leur dire qu'ils existaient parce qu'il y avait une reconnaissance dans ce milieu des talents visibles, cachés et feinteurs. C'est à partir de cette monnaie étalon que j'ai construit toute mon œuvre, et que par la suite j'ai pu parcourir le monde en ayant mes propres références. Ce n'était pas pour moi de la littérature, c'étaient tout simplement des hommages que je rendais à ceux qui m'avaient aidée à me construire face au monde, c'était ça pour moi le plus important. Je parle d'engagement parce qu'il y avait un combat à mener, chaque artiste a son propre combat, le mien justement c'était de porter ce monde au monde, à d'autres mondes, de le greffer au monde existant.

Qu'est-ce qui fait de vous une Guadeloupéenne ?

Ce sont des choses très subtiles, des petites recettes de rien, une façon d'être, ce que j'ai reçu de ce monde premier, qui font de moi une Guadeloupéenne. C'est cela qui fait qu'on devient enchanteur soi-même. On enchante le monde, on enchante la vie même quand elle est invivable, c'est cette force-là que je tire des contes qui m'ont été dits, c'est un refus de transmettre la souffrance. Ce qui me différencie, c'est cette espèce de joie, ce n'est pas une joie béate mais une espèce de volonté. On ne nous enlèvera pas ça, on ne m'enlèvera pas ça, je vais lutter pour conserver ma joie et je vais danser pour conserver ma joie, je ferai de la musique pour conserver ma joie, je vais rester en silence pour conserver ma joie, et je vais vous maudire en conservant ma joie. C'est une joie philosophique et intrinsèque à toute notre histoire, à toutes les diasporas qui découlent de l'Afrique, je sais quelle joie je poursuis pour rester moi-même. C'est cela mon défi, rester moi-même.



SCANNEZ

En donnant une existence à des gens « qui n'avaient même pas été répertoriés à l'état civil », ne chargez-vous pas votre écriture d'une dimension politique ?

Il y a plusieurs façons de faire de la politique, la mienne, c'est cet engagement auprès de ces personnes. Elles m'ont dit : on te charge de récupérer ce que tu sais de notre existence et de le transmettre. Ça n'a pas été une chose simple, il a fallu que j'invente mon propre modèle et que j'aie dans ce qu'on a appelé plus tard la créolité. Je sentais que ces personnes étaient tellement grandes, elles avaient si bien compris le sens essentiel de l'existence, qu'il fallait restituer, aussi près que possible, ce que j'avais perçu. Quoi qu'on puisse dire ces personnages sont le cœur de la Guadeloupe parce qu'ils ont posé leur principe de lutte contre la négligence qu'on avait vis-à-vis d'eux de les tenir pour des êtres à part entière et des êtres pensants. Alors que oui ! c'étaient des humains, mais les humains sont divisés par eux-mêmes, entre eux-mêmes par le fait que l'Homme est l'Homme. Il faut considérer ceux qui souffrent et leur donner un petit peu de compassion. Toucher l'âme des gens, les amener à ressentir ce que vivent vos personnages, c'est cela qu'il faut viser. C'est le combat ultime de l'écrivain.



Marielle Cafafa

ESTHÈTE

NI PLUS NI MOINS

■ Elle a répondu, avec un large sourire, à notre première question par « Je suis Marielle Cafafa ». Cela peut paraître très bref. Elle en a d'ailleurs conscience. Marielle Cafafa est une artiste plurielle. À la fois cheffe d'orchestre, pianiste, chanteuse, danseuse, styliste. « J'ai une vision très large de l'art et de la création. J'accorde beaucoup d'importance à ce qui est harmonieux à l'oreille, visuellement aussi. » Beaucoup lui attribuent un parcours hors norme. Il est vrai. Marielle est en fait née artiste. « La première photo que j'ai de moi avec un clavier a été prise lorsque j'avais trois mois. »

ALLER À L'ESSENTIEL

Il y a bien longtemps que la Guadeloupéenne n'a pas posé un pied sur l'archipel. Vingt-deux ans très exactement. Née à Paris, Marielle arrive à l'âge de quatre ans, à Grand Camp, chez sa grand-mère maternelle. Une enfance difficile qui façonnera sa personnalité. « Ma seule force, c'était moi. J'ai beaucoup observé pour apprendre, savoir qui je voulais être et franchir les obstacles. » C'est à l'école élémentaire Mixte 1 des Abymes, en classe de CM2, qu'elle vivra sa première expérience de cheffe d'orchestre. Un souvenir intact. Une vocation cachée. Une évidence finalement. « Le métier de cheffe d'orchestre est la somme de tous les métiers que je voulais exercer petite. J'avais dix ans et je me souviens qu'il fallait un chef d'orchestre pour diriger les flûtes à bec de la classe. Je suis très réservée, je n'ai pas osé me proposer. Mes camarades m'ont désignée et ça a marché du premier coup. J'ai su instantanément que j'étais faite pour ça, j'ai un rapport spontané aux choses. » Sans baguette, elle se sert alors de l'écouvillon de la flûte pour diriger. Sans baguette, aujourd'hui encore, elle donne le tempo. « Je ne mène personne à la baguette. Je déteste vraiment cette expression. Quand je dirige, je suis danseuse sur le haut du corps. Mes bras et mes mains sont libres pour sculpter le son. »

Le son, ce son du piano... Marielle a longtemps effleuré les touches pour minimiser le bruit, pour

ne pas déranger. « C'est un réflexe que j'ai encore. Jean-Michel Lesdel, que j'ai eu comme professeur jusqu'à mes quatorze ans, me disait toujours "joue au fond du clavier". » À cet âge-là, alors adolescente, Marielle quitte la Guadeloupe pour Paris. Seule. « Je ressentais le besoin d'évoluer. Sans piano, j'ai passé beaucoup de nuits à pleurer en écoutant Chopin. Et puis j'ai découvert l'univers des conservatoires, des concerts et des opéras, ce fut une période très riche. » Elle rencontre aussi Michèle Edmond-Mariette, professeur de piano, qui la mènera à « son essentiel ». « Physiquement, nous nous ressemblions beaucoup. Je me suis rendu compte qu'on pouvait être femme, petite et pianiste professionnelle. Et elle portait une bague... Extrêmement lâche. Elle arrivait à jouer et restait femme. Elle avait aussi des ongles très féminins. On m'avait toujours inculqué d'avoir des ongles coupés à ras. Je me suis dit : c'est ça, ce que je veux être. »

HUMAINS ÉPANOUIS

Épanouie, sans chercher à être meilleure que la veille, Marielle Cafafa est aujourd'hui la première cheffe d'orchestre ultramarine à la Philharmonie de Paris. Sa soif de connaissance, elle la transmet maintenant à ses élèves, sur fond de sagesse. « Il faut s'écouter, oser, trouver l'énergie au fond de soi pour transmettre des émotions. L'épanouissement humain est ce qu'il y a de plus précieux. Il ne faut pas formater les jeunes à prendre des modèles. La graine doit germer à l'intérieur de chacun pour rayonner. »

Marielle ne se sera pas attardée sur son métier. Elle dit d'ailleurs qu'elle est incapable d'en parler pendant des heures. « Je suis une cheffe d'orchestre qui ne fait pas de fixation sur ce métier, je ne suis pas obsédée par ce que je fais. En revanche, au quotidien, je pense épanouissement, émerveillement, humanité et esthétisme en permanence. Voilà comment je me définis, voilà mon essentiel. » Et finalement, arrive ici la réponse à notre première question : « Qui êtes-vous Marielle Cafafa ? »



Marie-José Pérec

ET AU MILIEU COULE UNE RIVIÈRE

■ Elle se confond en excuses. Marie-José Pérec a un léger retard au rendez-vous que nous avons fixé. Elle conduit, les rues parisiennes, son fils qu'elle accompagne à l'école. Le préadolescent est au collège. On lui demande alors ce que son fils sait d'elle, de la championne qu'elle a été. La triple championne olympique plaisante : « il sait que je suis sa mère, puis explique, plus jeune ça l'embêtait que les gens m'arrêtent dans la rue, il disait : je la veux pour moi tout seul, et quelque fois il dit, ma maman elle était très forte avant. »

« JE N'AVAIS PAS DROIT À L'ERREUR »

Marie-José Pérec c'est nous, c'est la Guadeloupe triomphante, nos cœurs exultés devant ses exploits qui nous remplissaient de fierté. Ses jambes sans fin et le péyi derrière elle qui la poussait, lui faisait des ailes à la place des jambes. Une victoire, une médaille d'or, quelquefois un record. Il y avait autre chose que nous, spectateurs, ne percevions peut-être pas : le devoir de gagner pour les siens. Pour la Guadeloupe. « Je n'avais pas droit à l'erreur, j'étais là pour représenter ma communauté et montrer d'où je viens, même si elle est petite, la Guadeloupe est forte et elle peut inspirer, c'est ce que signifiait chacune de mes victoires. »

Des victoires, il y en a eu beaucoup dans toutes les compétitions majeures : les Mondiaux et les Jeux olympiques. Mais aussi quelques déconvenues quand en 2000 elle quitte précipitamment les JO de Sydney avant le début des épreuves du 400 mètres. « Quand on tombe, on se relève ! C'est ce que m'a dit ma grand-mère après Sydney. »

Texte Willy Gassion - gettyimages

LES DOMBRÉS DE MA MÈRE, LE BOUDIN DE MA GRAND-MÈRE

Qu'y a-t-il d'invisible qui attend derrière la ligne d'arrivée la championne nouvellement sacrée ? Qu'y a-t-il que nos yeux embués par la joie ne voient pas, et que seule elle peut êtreindre ? Les souvenirs heureux de l'enfance, la rivière aux Herbes à Basse-Terre, c'est après ça que la Gazelle courait. « À chaque victoire, une fois la ligne franchie, je pensais à la rivière aux herbes où, enfant, je passais beaucoup de temps avec mes amis, on faisait de la musique avec des boîtes de conserve, la pêche aux écrevisses, on courait, grimait aux arbres. Lors des départs, debout derrière les starts, mon cœur battait très fort, j'avais très peur, j'allais chercher la rivière de mon enfance pour ralentir les battements de mon cœur, je n'ai jamais eu de préparateur mental, c'est là dans ce coin de Guadeloupe que j'ai puisé toute ma force durant ma carrière. »

Il y a bien longtemps que Marie Jo a quitté le péyi et pour autant la Guadeloupe n'est jamais loin. « J'y viens jusqu'à trois fois par an, quand je vivais à Los Angeles, je pouvais faire jusqu'à 17h de vol pour venir manger les dombrés de ma mère et le boudin de Mémère, ma grand-mère. » Le péyi et ses gens en qui elle se reconnaît : « je les aime, comme eux je suis entêtée, on a du caractère, on ne se laisse pas faire. Je suis connectée à la Guadeloupe et je constate avec bonheur que notre jeunesse est motivée, nous devons continuer à croire en nous, on a tous en nous une force, il faut l'utiliser pour faire ». Le péyi nourricier, elle en est convaincue, est la source de toutes nos ambitions. ■

Maguy Chaulet

AU NOM DE VALOMBREUSE

■ Ne l'appellez surtout pas Marguerite. Personne ne la connaît sous ce prénom, celui de sa grand-mère, celui de sa mabo. Magguy a tout de suite été imposé, « pour faire la différence ».

Magguy Chaulet est discrète. N'aime pas être mise en avant. « On ne doit pas me féliciter pour ce que j'ai fait. Je me suis fait plaisir. Je dis souvent que je n'ai pas travaillé. C'est un cadeau à moi-même. » Avec passion, elle raconte ce qui l'anime depuis un certain jour d'avril 1975.

Rien ne prédestinait la pointoise à Valombreuse. Une petite annonce vue sur France-Antilles, deux années plus tôt, a changé sa vie à tout jamais. « Nous étions jeunes mariés avec Henri. Nous avons eu un coup de cœur. Nous sommes tombés amoureux en découvrant ce terrain horticole qui était à vendre sur Petit-Bourg. » Sans vraiment de moyens, le couple — il est employé dans une quincaillerie, elle est secrétaire à la Société immobilière de Guadeloupe — acquiert la confiance d'un banquier. Un pari fou.

PIONNIÈRE

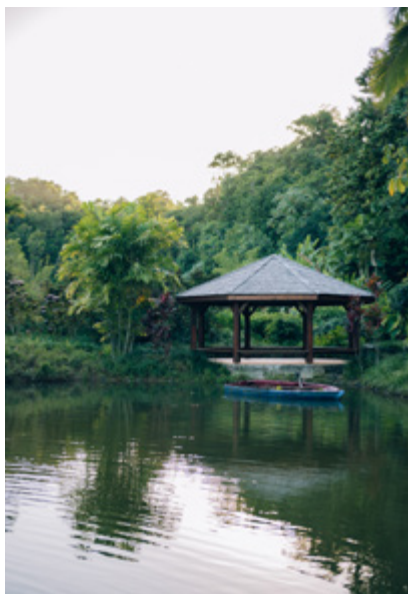
Magguy ambitionne de développer la culture de la fleur tropicale. D'abord sur son territoire. Un combat. « Les fleuristes n'achetaient pas nos fleurs des Antilles. Je me suis fait reprocher, par exemple, de mettre sur une gerbe mortuaire des fleurs tropicales. Ce qui vient du jardin, ce n'est pas assez significatif. Et quand j'ai souhaité transformer une partie de l'exploitation en parc floral, des années plus tard, on m'a dit que j'avais des idées folles ! » Qu'à cela ne tienne, Magguy se plonge dans les livres de botanique, les accumule, et part à la recherche de plantes dans les îles voisines. « Je suis revenue avec deux containers de Porto Rico », se souvient-elle. Cinq hectares sur les treize de l'exploitation seront alors aménagés à la visite. « Le terme de parc floral était galvaudé. Chaque distillerie avait son parc, chaque gîte qui se créait avait son parc... Ce n'est pas ce que je voulais. Cette image me gênait. Car, chaque plante a une vie. Chaque plante a une histoire. Chaque plante a une origine. J'imaginai un parc floral tel que je l'ai créé. »

Portée par sa passion — qu'elle n'arrive pas réellement à s'expliquer —, jonglant entre les papiers de la SIG la semaine et la terre de l'exploitation le week-end, Magguy lance la vente de fleurs par correspondance. Un exploit. « Nous avons été les premiers, par l'intermédiaire de Chronopost, à faire de la distribution de fleurs. À l'époque, ça prenait une semaine. Je déposais, tous les lundis, les cartons au Raizet. » Le succès est immédiat. Le rythme hebdomadaire passe très rapidement en quotidien.

REDOUTABLES CYCLONES

Rien ne semble arrêter cette mère de deux enfants, qu'elle met dans le bain « par la force des choses ». Dès le petit matin, au réveil des oiseaux, elle repense son jardin. Déplace sans cesse les plantes pour mieux les mettre en valeur.

Les coups bas porteront les noms d'Hugo, Marilyn, José, Maria. « Tous les ans, ce sont des périodes de hantise. C'est impossible de mettre à l'abri toutes les plantes. On en couche certaines, on en dégrafe d'autres. En 1989, nous avons perdu beaucoup d'arbres. Le cyclone a tourné un long moment au-dessus de la cuvette. » Un mal pour un bien. Hugo sera le déclencheur de la création du parc. « Dès novembre 1989, nous commençons les travaux. Avec Maria... Quelle horreur... On aurait cru à un massacre. » Aujourd'hui, plus aucun stigmate ne laisse deviner les dégâts causés. « Le jour-même, on a commencé à dégager. On a travaillé jusqu'à 17 heures par jour. Des journées entières à couper, à tronçonner, à transporter les branches pour aller les jeter. » Au nom de la nature et de ses fleurs qu'elle hérite tant, Magguy s'est battue pour Valombreuse. Pour que chacun acquiert, aussi et surtout, une démarche de propreté. « Il y a trente ans, mon parc était une poubelle. Aujourd'hui, les enfants sont beaucoup plus respectueux de la nature. » Une réussite pour celle qui dit avoir passé sa vie « enfermée dans la forêt ». Cette forêt dans laquelle elle se ressource, pour méditer, pour continuer à rêver. « On a toujours des rêves. À soixante-quatorze ans, je n'ai pas fini d'en avoir. » ■



**« VALOMBREUSE,
C'EST L'ASSOCIATION
DES MOTS VALLON ET
OMBAGÉ »**

Maguy Chaulet



Carole Vénutolo

GADELOUPÉENNE ET RIEN D'AUTRE

— Carole Vénutolo est Guadeloupéenne, « profondément Guadeloupéenne » parce que précisément ses ancêtres viennent de tous les ailleurs. « Nous n'avons pas la même couleur, ne venons pas des mêmes endroits, nous n'avons pas les mêmes cheveux mais nous avons en commun d'être tous des Guadeloupéens. »

LA SOURCE

« Je suis profondément Guadeloupéenne, je ne suis rien d'autre. Mes grands-parents, mes parents et moi sommes nés à Pointe-à-Pitre, je suis viscéralement attachée à cette ville, c'est la source. Je ne peux pas m'empêcher, quand je passe devant la Darse, de me dire que tous les bateaux sont arrivés là, à des époques différentes, dans des circonstances différentes mais ils sont tous arrivés là, et mes ancêtres sont arrivés là aussi. Chaque fois que je passe devant la Darse, je me dis : à quoi ont-ils pensé quand ils ont débarqué, quels sont les premiers visages qu'ils ont vus, quel temps faisait-il ? Est-ce qu'un jour j'aurai une bribe de réponse ou faudra-t-il que j'écrive, que j'imagine leur réponse. Je suis le fruit de gens qui viennent de différents endroits du monde : d'Italie du côté de mon père, et d'Antigua-et-Barbuda et du Liban du côté de ma mère. Je ne connais pas le Liban, je ne parle ni arabe ni italien en revanche je parle très bien l'anglais, chaque année ma mère m'emmenait visiter sa famille, j'ai couru plusieurs fois le carnaval à Antigua-et-Barbuda. »

VULGARISER LE CHANT LYRIQUE

« Quand j'ai commencé à chanter, on parlait de zéro. On a fait un travail de terrain, de pédagogie. En 2007, j'ai chanté trois soirs d'affilée à guichets fermés dans la grande salle du Centre des Arts avec le spectacle *Opéra Soleil* ; cependant j'adore chanter sur les places publiques. Je veux déplacer le chant lyrique, aller au plus près des gens pour vulgariser cet art. Depuis mes débuts, des générations de guadeloupéens se sont dit je peux faire ça, ils se sont lancés et se sont professionnalisés. Il faut inspirer, transmettre, faire naître des vocations. Aujourd'hui le public est de plus en plus nombreux, diversifié, il vient de tous les milieux sociaux, c'est très gratifiant. »

CE QUE NOUS AVONS EN COMMUN

« Être guadeloupéen, c'est d'abord aimer la Guadeloupe, et la Guadeloupe, c'est les gens. Les paysages viennent après. J'ai eu le privilège de naître dans une famille qui a toujours vécu avec les gens et pas à côté des gens. Quand on dit : fout sa bel, ça me raconte une histoire ; quand on dit : tchip, ça me raconte une autre histoire. On est le fruit de sa culture, pas le fruit de ses ancêtres et ma culture est guadeloupéenne. La Guadeloupe c'est ce que nous avons en commun. »

« J'AI CHOISI D'ÊTRE GADELOUPÉENNE »

« Toute ma vie j'ai milité pour l'unité en tant que citoyenne engagée. Mon amie Marie-Line Dahomay avec qui j'ai monté L'Opéra-Ka m'a dit un jour ; on naît guadeloupéen mais on choisit d'être guadeloupéen, et elle a raison. J'ai choisi d'être guadeloupéenne et je prends tout de la Guadeloupe. On ne peut pas dire ; mwen enmè la Gwadeloup mèn an pa enmè moun Gwadeloup paskè yo ni mové mantaliti. Non ! cela ne va pas ensemble. Chacun de nous parce qu'il est né ici, parce qu'il vit ici, parce qu'il se sent appelé par le péyi à quelque chose à apporter à son niveau. On ne peut pas changer le monde mais on peut changer son quartier, sa ville. Alors puisque la Guadeloupe n'est pas parfaite, puisqu'aucun endroit au monde n'est parfait, je choisis de travailler à la perfection de mon péyi. »

McDonald's Guadeloupe célèbre ses collaboratrices talentueuses et passionnées

Parce que la lutte pour les Droits des Femmes est un engagement fort et durable, McDonald's Guadeloupe s'inscrit de nouveau dans une démarche de valorisation de ses équipes féminines en soutenant leurs projets en lien avec leurs passions. Trois collaboratrices évolueront tout au long de l'année avec pour seul leitmotiv : « Soyez libres d'affirmer celle que vous souhaitez être ».

Qui sont ces femmes talentueuses et passionnées ? Elles s'appellent Malika, Séverine et Jessy. Ces 3 femmes aux parcours inspirants ont en commun une détermination à toutes épreuves et une volonté de concilier leur vie personnelle et leur vie professionnelle avec succès. Au-delà de leur uniforme, elles se dévoilent, partagent leurs passions et leurs projets dans le cadre de la nouvelle édition de la campagne Elles M de McDonald's en Guadeloupe.

« Derrière nos uniformes, nous sommes avant tout des femmes qui ont des talents, des ambitions, des objectifs et des rêves. En 2022, la femme est libre d'affirmer ses passions et de mener la vie qu'elle souhaite » - clament-elles d'une même voix !

Pour McDonald's, c'est surtout l'occasion de valoriser les femmes qui se placent au cœur de la création, celle de projets artistiques, sociaux ou entrepreneuriaux. Cette mise à l'honneur est une démarche évidente pour l'enseigne, pour qui valoriser les talents et encourager le dépassement de soi, fait partie de son ADN.

« Nous tenions à passer un message fort et inspirant à toutes les femmes, afin qu'elles donnent vie à leurs rêves, et ce toute l'année » - déclare Shawn Johnson, Directeur Général d'Arcos Dorados Guadeloupe et Guyane. Aux Antilles-Guyane, l'entreprise compte aujourd'hui plus de 1250 collaborateurs dans ses 21 restaurants, dont 60% sont des femmes.

Dévoiler son premier titre musical, proposer ses pâtisseries savoureuses, créer sa première collection de prêt-à-porter. Rendez-vous sur la plateforme www.ellesm.info pour découvrir les projets de ces femmes talentueuses et inspirantes, et les soutenir pas à pas.



**Arcos Dorados Guadeloupe Imm Caribex, route du Raizet
97139 Les Abymes 0590 82 82 28**

Elles 

Nos collaboratrices
sont des Femmes
**TALENTUEUSES
ET PASSIONNÉES.**



SUIVEZ-LES ▲
ET ENCOURAGEZ-LES



Séverine
Manager
McDonald's Abymes



Malika
Formatrice,
McDonald's La Jaille 2



Jessy
Equipière polyvalente,
McDonald's Abymes



Clémentine Plagnol

EAU GOUTTE À GOUTTE

— À 32 ans, l’avocate girondine, rattachée au Barreau de la Guadeloupe depuis 2017, se soulève contre un droit fondamental non respecté sur notre territoire : le droit à l’eau potable. Dénonçant un système dans lequel on a laissé s’instaurer quelque chose qui n’est pas de l’ordre du fonctionnement en France, elle mène depuis deux ans une bataille pour nous tous, résident guadeloupéen. Pour qu’on arrête de nous imposer cet outrage à notre liberté. Ne souhaitant plus être spectatrice de ce fléau, elle livre, sans détour, sa vision de “l’affaire de l’eau”.

Racontez-nous ce hasard qui vous a fait entrer au cœur de ce sujet qui est la problématique de l'eau en Guadeloupe...

C'était le 14 mai 2020, j'étais commis d'office sur la permanence pénale du Barreau. J'ai été appelée après la garde à vue des deux militants arrêtés sur le barrage de Mare-Gaillard. C'est un barrage qui m'empêchait certes, depuis trois jours, de me rendre sur mon lieu de travail, mais je considérais que cette lutte en valait la peine. Comme tout le monde, je n'avais pas d'eau à mon robinet. Mais j'étais dans l'acceptation, et cela fait partie d'un ADN, en Guadeloupe, de dire qu'il faut savoir accepter et s'adapter. Devant le procureur, je découvre donc deux militants qui appartiennent à Moun Gwadeloup, un groupe que je ne connaissais absolument pas à l'époque.

Immédiatement, vous portez ce problème à bras-le-corps, acquérant au passage la confiance de tous les militants de Moun Gwadeloup. De nature révoltée, vous vous dites que ce combat est le vôtre ?

J'aime me lever contre les choses aberrantes et là, c'est le cas. En me saisissant de "l'affaire de l'eau", je prenais ainsi part à quelque chose qui était de l'ordre du fondamental, de l'essentiel. L'eau est un droit. En Guadeloupe, nous connaissons une véritable injustice, avec un grand « i ». Il est impensable, en 2022, sur le sol français, de ne pas avoir accès à l'eau. J'ai adressé des courriers aux ministères, je me suis rapprochée d'ONG pour alerter. En Métropole, cette situation ne passerait pas. Ce problème est tellement spécifique à notre territoire, c'est un cas extrême, installé sur le long terme, qu'on en conclut bêtement « c'est la Guadeloupe ». C'est bien trop léger. L'ONU a mis en demeure le gouvernement mais cela n'a pas suivi de sanction. Sans sanction, il n'y a pas d'action.

En 2021, vous vous présentez au concours national de plaidoiries. Votre prestation est applaudie par vos pairs. Le sujet du droit à l'eau était une évidence ?

Il fallait choisir un sujet de violation de droit fondamental vis-à-vis de quelqu'un, un cas particulier.

Je me devais de porter à la connaissance de tous ce sujet du droit à l'eau, au-delà de la Guadeloupe. De faire ouvrir les yeux sur un problème qu'on ne vit même plus comme un problème, car il est accepté, il est institutionnalisé avec des tours d'eau. Le système est rodé. Aller le clamer, tel un lanceur d'alerte, en disant « regardez, voilà ce qui se passe ». Tout le monde connaît la Guadeloupe, y vient pour des vacances. Mais, en vacances, on n'a pas le temps de s'en apercevoir. Dans ma plaidoirie, j'ai voulu montrer le quotidien, qu'est ce que c'est, quand on prend une journée du réveil au coucher, de ne pas avoir d'eau dans sa vie. On ne peut pas l'imaginer tant qu'on ne l'a pas vécu.

Quelle image donne-t-on ainsi de la Guadeloupe ?

Il ne faut pas avoir peur de le dire, c'est une image de pays du tiers-monde. On laisse la vaisselle traîner dans l'évier, on trouve des solutions pour son hygiène intime. C'est de l'insalubrité. Et en plus, dans le quotidien des Guadeloupéens, est inscrit l'achat permanent de pack d'eau. C'est un désastre écologique, surtout sur une île. La privation d'eau amène à une chaîne de conséquences qu'on n' imagine pas toujours. La Guadeloupe est reléguée, avec ses 8000 kms de distance, au second plan, trop souvent laissée pour compte.

Quelles solutions proposez-vous pour enfin faire avancer le dossier ?

Il faut faire sortir le sujet de Guadeloupe et lui donner des moyens. On ne règlera pas le problème de l'eau en restant sur le pouvoir local ou en faisant bouger la préfecture. Ça n'a plus d'impact. On ne peut plus laisser faire et laisser à l'abandon quelque chose que l'on voit au quotidien en dysfonctionnement. Il y a une priorité sur Terre, qui est vitale, qui est de boire, de manger et de dormir. Le problème de l'eau doit être mis au premier rang pour la santé. C'est une priorité vitale, un droit essentiel. Je suis sûre qu'il y a des portes à franchir en droit européen, en droit international. Sur l'accès à l'eau, on peut envisager de mener des actions qui seraient au-delà de nos juridictions locales. ■

« Aimé Césaire disait qu'une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation décadente. Une civilisation qui choisit de fermer les yeux à ses problèmes les plus cruciaux est une civilisation atteinte. »

Extrait de la plaidoirie de Maître Clémentine Plagnol le 21 mars 2021, à Caen.

Sissi

IMPÉRATRICE DE LA CUISINE

— Transmettre la cuisine traditionnelle de chez nous, c'est l'engagement de Sissi depuis douze ans au sein des cuisinières de la Guadeloupe.

Sissi a reçu la Guadeloupe dans la cuisine de sa grand-mère, et c'est aussi comme ça qu'elle est devenue guadeloupéenne. Il ne suffit pas d'être né en Guadeloupe pour appartenir à cette terre. Et c'est là, dans l'apprentissage des ingrédients nécessaires à la confection des plats, là (elle montre le lieu du doigt) « à Boissard aux Abymes » que le péyi lui est pleinement apparu et que Sissi s'est révélée à elle-même. « J'ai été élevée par une mamie, dès dix ans je savais déjà cuisiner, la cuisine dit l'identité du territoire en même temps qu'elle dit mon identité. Ma mamie me faisait asseoir sur un tiban et quand elle cuisinait, elle m'envoyait chercher tous les ingrédients qui composaient le repas puis elle me disait : regarde, et c'est ainsi que j'ai appris à cuisiner. »

SAVEURS ANCESTRALES

C'est un double héritage. D'abord celui de l'aïeule maternelle à sa petite-fille, ensuite peut-être un héritage plus grand. Ce ne sont pas que des recettes de cuisine que transmet la grand-mère, c'est plus que ça, c'est un peu de la Guadeloupe et de son patrimoine culinaire dont la jeune Sissi devient la gardienne. « J'ai très vite compris que ma mamie me laissait quelque chose d'emblématique de la Guadeloupe, quelque chose d'important que je devais conserver précieusement, elle me disait aussi : si tu te maries, tu dois savoir cuisiner. »

Préserver ce qui n'a pas été écrit, qui a été reçu oralement, devant le kanari. Se rappeler des gestes, retrouver le goût originel : « je cuisine comme le font toutes les grands-mères, je n'ajoute rien à ce que j'ai appris. » Nos saveurs ancestrales. Et c'est avec d'autres

comme elle, conscientes comme elle de la richesse de notre cuisine que Sissi œuvre à la préservation de nos trésors culinaires. « J'ai adhéré à l'association des cuisinières en 2010, lors de mon baptême j'ai été arrosée de rhum, c'est ce jour-là qu'on reçoit notre tablier, j'ai ressenti une immense fierté d'appartenir à une institution qui a aujourd'hui près de 106 ans et qui représente si bien la Guadeloupe. »

L'ÉLÉGANCE ET LE MAINTIEN

Selon Sissi, il ne s'agit pas que de cuisine, son engagement va au-delà de la préservation des traditions culinaires. Il est aussi question d'éducation, de l'image de soi, et de « certaines valeurs qui se perdent ». Une petite colère monte en la gouvernante (son grade au sein de l'association) quand elle évoque les jeunes filles d'aujourd'hui qui se détournent « de la vraie cuisine. Elles n'aiment pas cuisiner, c'est un combat de les intéresser à notre cuisine, on doit rééduquer leur palais, nous voulons aussi leur apprendre à être elles-mêmes, à être des femmes créoles, cela passe par le vêtement, en étant dans l'association des cuisinières, elles apprennent de fait l'élégance et le maintien, c'est tout cela que nous transmettons ».

Le temps a fait de Sissi une grand-mère, et c'est elle maintenant qui transmet à ses petits-enfants, filles et garçons, ce qu'elle a reçu de sa propre grand-mère. Chaque année, au mois d'août, ils sont à ses côtés lors du célèbre défilé des cuisinières dans les rues de Pointe-à-Pitre. « Ils sont ma relève, quand je ne serai plus là, ils continueront le travail de transmission. » ■





Fanny Quenot

PUISER LA FORCE AU PÉYI



SCANNEZ

■ Elle rêvait de haut niveau. Petite, sur la plage, elle courait. Encore et encore. Portée par les exploits de « Marie-Jo aux JO », elle s'imaginait, elle aussi, apprivoiser la piste. C'est aux Aigles des Abysses, à six ans, qu'elle met « un pied dedans ». Tout de suite, le sprint s'impose. Les haies aussi. Aujourd'hui, Fanny est au haut niveau malgré dix ans passés éloignée des stades. « Mes parents ont déménagé à Deshaies pour raisons professionnelles. J'ai dû arrêter par manque d'infrastructures en Côte sous-le-vent. » Elle s'essaie alors au kayak et à l'équitation. Pour compenser.

C'est à Lyon que Fanny va rebondir. « Je suis passée devant un stade en sortant de cours. Il était 17 heures, j'ai longuement regardé les athlètes... » L'envie de les rejoindre est trop forte. Deux mois plus tard, à vingt-quatre ans, elle reprend sa licence et repart de zéro. Six entraînements par semaine pour satisfaire son appétence. Son entraîneur de l'époque, Thomas Verro, remarque dès le départ sa « base de vitesse ». « Il m'a dit que j'avais du pied. » Sous les couleurs de Lyon Athlé, la Guadeloupéenne va constamment abaisser ses chronos. Elle enchaîne les compétitions, se qualifie pour ses premiers championnats et décroche même sa place en équipe de France. Balayant ainsi les idées reçues sur les difficultés à accéder au haut niveau sur le tard.

Ses parents, restés en Guadeloupe, suivent ses exploits et sa première médaille d'argent décrochée sur 100 mètres haies. Ils se disent que leur fille ira jusqu'au bout de sa passion, en se surpassant quoi qu'il arrive.

DANS LES STARTING-BLOCK POUR LES JO

Son rêve de haut niveau, Fanny l'accomplit désormais sur son île natale, aux côtés de Ketty Cham, la patronne de l'athlétisme guadeloupéen. « J'ai toujours eu la Guadeloupe dans un coin de ma tête. Mais

j'avais peur de revenir. Je ne savais pas comment était développé le haut niveau ici. » La nouvelle piste du Creps aux Abysses et le parcours de Wilhem Belocian, spécialiste du 110 mètres haies, seront deux déclencheurs d'un retour définitif. Un retour qu'elle aimerait concrétiser par une qualification aux JO de Paris 2024, sa « deadline de carrière ».

Avec Ketty, Fanny réapprend une méthode d'entraînement, plus technique, pour progresser, pour « monter d'un cran ». « C'est ce que je recherchais. Aller encore plus haut que le niveau européen. Et corriger la technique qui me faisait défaut. » Car à Doha, en 2019, aux Championnats du Monde, elle tape la 6e haie lors des séries, tirant une croix sur les demi-finales. « J'étais en confiance, jamais je ne m'étais sentie aussi bien physiquement. Je me suis dit : mais qu'est-ce qu'il me manque ? »

Au Creps, deux heures par jour, cinq fois par semaine, l'athlète répète inlassablement son programme, tel un robot. Musculation, sprint, haies, aérobic, côtes. « On voit toujours, à la télévision, les athlètes souriants. Mais c'est loin d'être rose tous les jours. C'est dur, l'envie n'est pas toujours là. Je ressors de séance lessivée à même ne plus savoir conduire. Souvent, je m'allonge sur un tapis vingt minutes histoire de retrouver ma lucidité. »

Avant de mettre un pied à Paris, dans deux ans, Fanny devra se hisser sur l'une des trois premières marches des Championnats de France et réaliser les fameux minina. Ces quelques secondes qui changent à jamais une vie. Ces quelques centièmes qui lui ont fermés les portes de Tokyo. « Je n'arrivais pas à franchir la haie, j'étais trop lente. J'ai fait un blocage. » Un blocage mental qu'elle décortique avec sa psychologue du sport pour, cette fois, fouler le tartan des olympiades tant convoitées. ■



Fabienne Youyoutte

TRIBICHÉ MÈ PA TONBÉ

— C'est à Morne Rouge, dans la commune de Sainte-Rose, élevée par sa grand-mère Augusta, que le destin de Fabienne Youyoutte s'est dessiné.

Le premier goût, celui de l'amour d'une petite-fille pour sa grand-mère. Le premier goût, celui du sorbet coco d'Augusta et de tout ce qu'elle confectionnait pour rendre l'existence moins aigre. Le premier goût qu'on garde en bouche pour le restant de sa vie. La saveur de l'enfance, de la campagne, du jardin créole, de ses arômes et ses pyé bwa. Du temps passé trop vite, d'une mélancolie douce-amère. « Je sais aujourd'hui que j'étais heureuse malgré tout ce qu'il nous manquait, notre maison était sans aucune commodité, je courais pieds nus, on mangeait sainement, on mangeait nos poules, nos cabris, ma grand-mère m'a inculqué les vrais produits, ceux qui sortent de la mer et de la terre. »



« AN SÉ ON FANM DOUBOUT »

La route aura été longue depuis Sainte-Rose jusqu'à Pointe-à-Pitre, la Rivière-Salée à enjamber, large comme un océan entre Basse-Terre et Grande-Terre, semée d'embûches, de découragement mais jamais au grand jamais de renoncement. Fabienne est aujourd'hui à la tête de quatre boutiques. « Je voulais prouver qu'on peut venir d'un petit endroit sans rien, sans moyen et qu'avec la rage on pouvait s'en sortir, j'ai une rage de faire, il ne faut pas avoir peur de la route, d'échouer et de recommencer. Je trébuche, mais je persévère. » Certains mots pour qu'ils soient plus vrais, plus près de la réalité, ne peuvent être dits que dans la langue maternelle, la langue du cœur. La langue d'Augusta. « Ce que je vais dire est tellement fort que je ne peux le dire qu'en créole : an sé on fanm doubout padavwa an té kay koupé kann avè gran-anman an mwen. Nou té ka fè kassav, kisisi-kisila. Yo lévé mwen kon fanm gyòk é ki ni bon kè. Sa ka fè mwen plézi bay lavwa asi tout délis an apwann lè an té piti ».

« NOUS Y AVONS TOUS DROIT »

La Guadeloupe, pays rêvé ou pays réel, d'hier ou d'aujourd'hui, la Guadeloupe qu'elle aime : « je suis 100% Guadeloupéenne et j'en tire une grande fierté. » La Guadeloupe qu'elle porte en elle, qu'elle affiche avec ses créoles en or suspendues à ses oreilles « tout ça c'est moi, je suis antillaise. » Mais au-delà du look et des considérations esthétiques, c'est à travers les valeurs de courage et d'abnégation que la Cheffe s'engage pour son pays. Fabienne Youyoutte est lasse des incantations, seuls les actes comptent : « tout dans mon parcours montre qu'on peut partir de rien mais vraiment de rien et arriver chez soi à un certain niveau, ce n'est pas réservé qu'aux autres, contrairement à ce qui est dit, je suis convaincue qu'on peut réussir chez soi, être prophète en son pays si on retire les freins qu'on se met soi-même dans la tête. Il ne faut pas se contenter de dire, il faut faire maintenant. » Faire les choses en partant de soi, de son territoire, avec rigueur et professionnalisme, sans à peu près. « Nou pa la pou di ; sé nou menm oben i bon konsa. An Gwadeloup nou pa la pou kyoké. Mwen menm ki mwen menm an pa ka kyokyé. La qualité allant avec l'exigence, « i bon konsa ! » relève de la médiocrité. Nous y avons tous droit ! nous avons droit à la qualité, au beau, au luxueux, et à l'excellence. Voilà ce que je veux pour la Guadeloupe et voilà ce que j'inculque à mes salariés. »

CE QUE NOUS OFFRE LA NATURE

À quoi nous invite Fabienne Youyoutte quand on croque dans une de ses pâtisseries ou qu'on lape ses sorbets et glaces qu'on voudrait sans fin ? À retourner collectivement dans l'enfance, dans la Guadeloupe d'antan. Sa Guadeloupe, celle d'avant la modernité, celle des charrettes, de la solidarité, des voisins qu'on traitait comme la famille... Voilà la promesse tenue de ses délices, voilà non pas notre madeleine de Proust mais notre douceur de Youyoutte ancrée dans nos mémoires collectives. Et ce voyage dans le temps commence avec les yeux et les oreilles dès l'évocation des délices : Dlo doubout, Lyannaj, Mi taw mi tan mwen... « Nous avons ici tout ce qu'il nous faut, pourquoi aller chercher ailleurs ce que nous possédons, nous pouvons consommer ce qui vient de l'extérieur mais commençons d'abord par ce que nous offre notre nature. J'utilise des produits du péyi et de saison, nous n'avons pas encore exploité tout ce qu'il y a à exploiter, nous sommes naturellement riches en saveur. »

« AUGUSTA A MIS MES PAPILLES EN ÉVEIL »

Aussi beau que soit le ciel de Guadeloupe, Fabienne Youyoutte ne lui doit rien. Élue Meilleur Artisan de France en 2019, celle qui dirige dix-sept salariés s'apprête à ouvrir une quatrième boutique à Marie-Galante, sur les terres de sa grand-mère dont elle dit dans des larmes qu'elle ne voit pas venir quand elle évoque sa mémoire : « tout ça c'est grâce à ma grand-mère, elle a mis mes papilles en éveil. »



Laïza Marie

COUP DE POUCE AU RETOUR

— Elle a quitté la Guadeloupe juste après l'obtention de son bac et aide aujourd'hui les ultramarins à revenir au pays. Forte de son expérience professionnelle en ressources humaines, Laïza Marie met aujourd'hui ses compétences au profit de sa communauté en véritable business woman du numérique. Elle écoute, conseille et accompagne ceux qui hésitent à revenir et ceux qui se lancent aussi. La Mornalienne de trente-cinq ans, en dénicheuse de talents, est devenue une référence sur le réseau social LinkedIn, connectée nuit et jour, à l'affût de la moindre opportunité sur notre territoire.

Comment en êtes-vous venue à aider les ultramarins dans leur quête d'emploi ?

Je me souviens d'un reportage diffusé sur les Antilles et le lendemain, au travail, je me suis rendu compte que des collègues n'avaient retenu que les aspects négatifs de mon île natale. Je me suis demandée : est-ce vraiment ça l'image de la Guadeloupe ?

Et puis, dans les mois qui ont suivi, j'ai reçu une jeune ultramarine en entretien pour un recrutement. Son profil était très prometteur mais, en face de moi, elle manquait d'assurance. Son discours et sa posture ne convenaient pas non plus. L'entretien s'est transformé en coaching. Je me suis sentie investie d'une mission, je ne pouvais pas la laisser partir sans lui dire ce qui n'allait pas. Je souhaitais changer notre image, car les ultramarins ont du talent. Ça a été un déclic. Je lui ai donnée les codes pour se démarquer, se valoriser et convaincre un recruteur.

Rapidement, vous sentez qu'il y a un véritable besoin et que vous pourriez être plus utile en coach RH ?

J'ai pris conscience que j'étais épanouie quand j'utilisais mon expertise RH pour aider les jeunes d'Outre-mer à atteindre leurs objectifs professionnels. Je ne faisais pas de favoritisme, non. C'était plus par esprit de solidarité avec ma communauté. Alors, je me suis mise en quête d'associations et d'organismes œuvrant dans l'insertion des ultramarins. Je savais, par expérience, que cela pouvait être compliqué d'arriver en France hexagonale et de se faire une place. Et puis, dans mon propre parcours, après cinq ans en RH, j'avais besoin de changement. Finalement, j'ai été démarchée par Jeunesse Outre-Mer pour être coach bénévole au sein de l'association. J'ai rapidement animé des ateliers d'insertion professionnelle et j'ai accompagné deux ingénieurs dans leur projet de retour au pays.

Vous lancez votre entreprise en 2020, animée par le côté valeur ajoutée de l'Outre-mer. Votre plan d'action passe par LinkedIn, un réseau sur lequel vous comptez 11 000 abonnés, racontez-nous...

Tous les territoires d'Outre-mer sont des pépites et tous les jeunes ultramarins ont un potentiel. Nos PME ont besoin de talent pour se développer. Via mon réseau LinkedIn constitué depuis 2016, je facilite la connexion entre les employeurs et les talents d'Outre-Mer. J'agis pour montrer que c'est possible. J'utilise ce réseau pour valoriser les talents, les initiatives, les projets et partager des offres d'emploi d'Outre-Mer. J'ai élaboré, au fil des années, une vraie stratégie de contenus pour toucher le plus de personnes possible, pour faire, en quelque sorte, matcher l'offre et la demande.

Vous avez créé et animez des masterclass « retour au pays », quelles sont leur vocation ?

Depuis l'arrivée du Covid, il y a une vraie montée en puissance du « retour au pays ». Mais beaucoup se disent : si j'y retourne, qu'est-ce que je vais faire ? Une fois bien installé dans sa vie personnelle et professionnelle, un retour peut faire peur et c'est normal. Durant ces masterclass, en petit comité, on va aborder, bien sûr, l'aspect emploi mais aussi l'aspect plus personnel d'un projet de retour qui est un projet de vie. La première question que je pose souvent c'est : êtes-vous prêt à vous ré-acculturer à un environnement que vous avez quitté il y a des années ? Il y a de vraies difficultés auxquelles nous ne pensons pas forcément, telle l'acclimatation du conjoint et des enfants. On échange principalement des conseils et des astuces, des retours d'expérience. On présente différentes stratégies pour un retour au pays gagnant.



Steffy Renée Corail

SON KA UNIVERSEL

— L'histoire de Steffy, alias DJ Beatsoul, s'entend dans sa musique. L'artiste de trente et un ans « conjugue la puissance des rythmes électroniques à ceux du ka ». Un étonnant mélange d'influences qui révèlent des sentiments d'appartenance complexes. House, électro, sonorités africaines, caribéennes et bien sûr gwoka.

C'est dans l'air, un mix de passé, présent, futur. Des bouts de vie mélangés çà et là pour faire naître un style musical unique que Steffy a créé avec DJ Stan-Ley, artiste guadeloupéen, avec qui elle partage ses sets. « Je me souviens encore la première fois où nous avons fusionné, c'était à Pointe-à-Pitre au Petit-Jardin. On faisait des jams et sessions mix avec des musiciens à la recherche de sonorités nouvelles. Naturellement, nous avons accordé nos vibrations et conjugué la puissance des rythmes électroniques à ceux du Ka. Le Ka, c'est de l'énergie brute. Il prend possession des corps et élève dans un état de transe. L'électro lui donne un nouvel écrin pour résonner différemment. » Un courant musical est né, une communion de cultures qui transcende les foules.

MAGIE DU MULTICULTURALISME

Les sets de DJ Beatsoul sont « bitin a tout moun ». Tous les horizons. Tous les âges. Tous les styles musicaux. Les adeptes de léwòz côtoient ceux qui se défoulent en rave party. Tout le monde adhère au lyannaj des platines et tanbouyé. Les sessions mix prennent des airs de rituels : on y brûle de la sauge tandis que les corps se déchaînent transportés par les rythmes. L'esprit de camaraderie et les bonnes

énergies sont toujours au rendez-vous. La magie du multiculturalisme fédérée par la musique. Quel en est le secret ? « Chacun s'épanouit à sa manière dans la musique. J'ai été bercée par le zouk, le dancehall et la soca mais c'est à travers les paroles de la deep house que je me suis découverte. Les univers sont différents mais l'âme profonde de la musique reste la même. Elle parle d'amour, d'identité, d'esprit, de conscience. Elle parle d'existence. »

« MA MUSIQUE SENT LA GUADELOUPE »

Adoptée par le pays, Steffy a la Guadeloupe dans la peau. Un attachement dont elle s'inspire pour ses créations : « j'ai pris le temps de nourrir ma fascination pour l'archipel, de m'imprégner de ses traditions, de sa nature, ses gens, de chaque détail qui fait l'essence de la Guadeloupe. Mon cœur bat au rythme du Ka. Je l'entends partout : dans la minimale, dans la techno, dans les musiques traditionnelles d'ailleurs. Il est universel. C'est important que ma musique sente la Guadeloupe, que ses habitants s'y retrouvent. » Le regard braqué sur l'horizon, la jeune artiste aspire à exporter l'âme de la Guadeloupe, son « électro-ka », pour faire danser les foules aux quatre coins du monde. Son a tanbou-la, par-delà les océans... ■

Marie-Josie Fisher

POUR QUE DURENT LES BRODEUSES

— C'est histoire d'une tradition qui est mystérieuse et qui le restera probablement. Qui a bien pu amener la broderie à Vieux-Fort ? Certains diront les Anglais, d'autres les Bretons. Marie-Josie, elle, évoque trois possibilités, vite balayées car l'essentiel est ailleurs. « Soit les Bretons qui, en s'installant aux Saintes, avaient emporté avec eux des machines pour passer le coton et leur broderie. Soit, les marins-pêcheurs de Vieux-Fort qui rapportaient des îles anglophones de la dentelle. Soit, la plus plausible à mon sens, c'est Madame La Fayette, venue en Guadeloupe au début de la colonisation avec des jeunes filles à marier, qui a instauré la broderie. »

Ce vendredi matin, dans la petite salle mise à la disposition des brodeuses par la municipalité, Marie-Josie Fisher nous reçoit. Seule à tenir la permanence, elle brode, inlassablement. Comme sa mère et sa grand-mère avant elle. Héritage incontournable de Vieux-Fortaine.

MAINS DE FÉE

« J'ai commencé à l'âge de huit ans. C'était juste pour aider ma sœur. » Désormais présidente de l'association depuis le 30 août 2014, elle remue ciel et terre pour valoriser la broderie et sauvegarder ce patrimoine qui se meurt. « Depuis le passage de l'ouragan Irma, on ne voit personne, les gens ne viennent pas. Ça fait cinq ans qu'on se bat pour un local. Petit à petit, on perd tout. » Un signal d'alarme qu'elle tire à longueur de journée. Un cri du cœur teinté de désespoir. « J'essaie de trouver des solutions. Je suis dévouée à la broderie. Mais à cinquante-six ans, je suis la plus jeune de l'association. Les jeunes filles ont d'autres occupations aujourd'hui. Si rien n'est fait, notre savoir-faire va s'essouffler. Je donne dix ans encore, pas plus. »

Le travail est minutieux. Marie-Josie connaît les

soixante-dix points par cœur. « Tout de tête. Ici, il n'y a pas de guide ou de manuel. Je peux tous les énumérer : maman poule, vigne, marguerite, rond biais, rosace, damier fleurs... » Tout en discutant, elle avance sur son ouvrage, déplaçant au fur et à mesure le carton fixé au tissu. « C'est notre particularité. Cela va nous permettre d'avoir des points réguliers. Je récupère les boîtes à chaussures, les cartons de lessive en poudre... Il faut que ça soit solide. » Nous lui faisons remarquer sa rapidité d'exécution. « Heureusement que je vais vite ! La broderie, c'est ma vie. Je peux en faire jusqu'à dix heures par jour. Je ne vais jamais faire deux fois le même tracé. C'est en fonction de mon humeur. Et j'aime surtout compliquer les choses. »

Sur les murs du local sont accrochés tous les ouvrages de la vingtaine de brodeuses que compte l'association. La doyenne a d'ailleurs fêté ses quatre-vingt-dix ans la veille. Vêtements, sacs, nappons, porte clé... Chaque pièce est à vendre. « Il fut un temps où on nous demandait de créer des pièces pour les politiques en visite. Madame Michaux-Chevry était sensible à notre art. » Un temps lointain regretté. « Bernadette Chirac a eu une nappe, Ségolène Royal un chemisier. Et puis, aussi, pour la Route du rhum... C'était une robe pour Florence Arthaud. Mais personne ne connaissait ses mensurations alors la brodeuse l'a confectionnée en prenant comme modèle sa belle-sœur qui avait le même gabarit que la navigatrice. »

Il semble si loin le temps où la broderie avait de beaux jours devant elle. Marie-Josie, elle, continuera, ici à Vieux-Fort, en gardienne du savoir. « La broderie occupe une place privilégiée dans les grands moments de la vie d'un Vieux-Fortain. Le lin que nous utilisons ne bouge pas et les draps ou les langes se transmettent depuis plusieurs générations. »



Merci à elles...

... et à nos institutions et collectivité qui soutiennent les initiatives portées par les femmes de notre territoire.





nautilus © photos Prince Avachi - Alexis Chloé - Bardia Hashemirad - Coique Silva from Unsplash. © AdobeStock

Assureur engagé à vos côtés.

AUTOMOBILE - HABITATION - SANTÉ - RISQUES PROFESSIONNELS



Rendez-vous sur www.assurance-outremer.com

* Assurément assuré. Assurance Mutuelle d'outre-Mer est une société d'Assurance Mutuelle à cotisations variables régie par le Code des Assurances.

4 Agences en Martinique : 0596 73 09 70 | 4 Agences en Guadeloupe : 0590 89 45 03



Société d'Assurance Mutuelle à cotisations variables, régie par le Code des Assurances.

Asiré pa pétèt !



ALBIOMA

SOLAIRE ANTILLES GUYANE

CHANGEONS D'ÉNERGIE
ENSEMBLE

CONTACTEZ-NOUS AU :

0690 57 16 16 | contact.asa@albioma.com | www.albioma.com

